

# *Il Volantino Europeo n°48*

Avril 2015

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Halásztelek (Hungary) – Photo de Zsuzsa Bene, 2015

*“Colle budella dell’uno, si può strangolare l’altro” (Proverbio ligure.)*

[Avec les boyaux de l’un, on peut étrangler l’autre]

Au hasard des conversations, il nous arrive de recueillir de savoureux dictons, parfois dialectaux, ce qui ne gâche rien. La récolte du jour est ce proverbe ligure en épigraphe, que nous n’avons pas pu retrouver en version originale sur le net. Mais en recherchant avec Google, nous sommes tombés sur une citation très voisine, due à Jean Meslier (1664-1729), prêtre et philosophe des Lumières ardennais, citation qui a des airs de déjà vu : « Je voudrais, et ce sera le dernier et le plus ardent de mes souhaits, je voudrais que le dernier des rois fût étranglé avec les boyaux du dernier prêtre. » La question de l’antériorité est ici impossible à trancher, mais nos ancêtres avaient une façon très crûment imagée de métaphoriser leurs envies de meurtres. Où en sommes-nous trois siècles plus tard ? Sans doute au même point, Freud étant depuis passé par là pour nous en donner la preuve. Nous sommes à cet égard très reconnaissants à notre collègue ukrainienne Natalia Turbina de nous avoir confié pour publication le texte de sa communication au VI<sup>e</sup> Colloque de psychiatrie et de psychologie clinique de Breil-sur-Roya. Elle y aborde le sujet de la guerre et de la psychanalyse à travers le conflit russo-ukrainien qui nous inquiète tant.

Comme il devient malgré tout difficile de comprendre – et a fortiori de combattre - les dérives meurtrières que connaît, après tant d’autres, notre misérable époque, nous signalerons ici un livre de l’historien et archéologue étatsunien Eric H. Cline, analysé dans l’irremplaçable *Monde des livres* du 27 mars 2015. Dans *1177 avant J.-C. Le jour où la civilisation\* s’est effondrée*, l’auteur pose la question de « l’effondrement d’un système économique et politique complexe, *mondialisé* et multipolaire » et rappelle à plusieurs reprises que « les analogies entre l’âge du bronze et le monde contemporain sont bien plus qu’anecdotiques » (Stéphane Foucart).

\*La Découverte, 300 pages, 22 euro

## ***Réflexions psychanalytiques sur le Conflit en Ukraine***

*Nous remercions très vivement Natalia Turbina de nous avoir confié pour publication le texte de sa communication au VIème Colloque de Breil-sur-Roya (Alpes-Maritimes), le 11 avril 2015. Notre collègue a eu aussi le très grand mérite de s'exprimer directement en français et cet effort mérite d'être salué, sachant que nous autres locuteurs natifs de la langue de Descartes manifestons généralement quelque paresse pour accomplir le même effort...*



Mesdames, Messieurs, bonjour!

C'est un grand honneur pour moi de vous parler aujourd'hui. C'est pour la première fois que j'ai l'occasion de présenter mes propos devant mes collègues étrangers, et je suis très heureuse que cela se passe ici en France, dans un pays de riche patrimoine, non seulement dans le domaine de l'art, de la science et de la littérature, mais aussi le pays qui a donné au monde une pléiade de psychanalystes honorables dont les œuvres ont promu considérablement et continuent à promouvoir la pensée analytique à la culture partout dans le monde entier.

Ce que je voudrais avancer aujourd'hui a été inspiré par des événements qui se passent dans mon pays actuellement, même si une grande partie de ces réflexions s'applique également à nous tous indépendamment de notre lieu de résidence.

Aujourd'hui mon pays vit des moments très difficiles, c'est la guerre chez nous. La proximité ou la confrontation à la mort accentue toujours le problème des valeurs humaines, la question du sens, surtout quand il s'agit de la mort de milliers de personnes.

Lorsqu'en 1932 Freud reçoit une lettre d'Einstein, il est étonné par la question posée par celui-ci : « que peut-on faire pour détourner les humains de considérer que se faire la guerre est inéluctable? » Pour lui répondre Freud envoie à Einstein une communication intitulée « Pourquoi la guerre? » où il écrit notamment: "j'ai été impressionné par l'étendue de mon incompetence - pour un peu, je dirais : de notre -, sur ce sujet, dans la mesure où cela m'a semblé relever d'un problème pratique incombant plutôt aux hommes d'État. Puis je réalisai que vous abordiez la question, non en physicien et en naturaliste, mais en humaniste ...»<sup>1</sup>.

Et aujourd'hui, ici, j'aimerais partager avec vous mes réflexions concernant la même question: que peut-on faire pour détourner les humains de considérer que se faire la guerre est inéluctable ? J'avance mes réflexions ici en psychanalyste et en être humaine.

La plupart des processus qui se déroulent actuellement dans mon pays sont décrits et expliqués depuis longtemps: comment, quand et pourquoi la lutte du peuple pour leurs droits commence et comment la guerre éclate? En réfléchissant sur la nature de la guerre Freud<sup>2</sup> parle des sources des troubles juridiques conduisant inévitablement à des révoltes et des guerres civiles, en évoquant aussi avec peu d'espoir la modification des droits de la communauté par la voie pacifique. Il s'agit là de la voie civilisée du développement de la communauté. À travers le prisme de ses articles ultérieurs, où il réfléchit sur la nature

---

1 Freud S. « Pourquoi la guerre? »

2 ibidem

des êtres humains, cette voie semble être assez utopique, mais j'oserais quand même de prendre ce chemin pour développer mes réflexions. Je vous suggère d'envisager la possibilité de nous avancer dans cette direction à travers le prisme de l'évolution de la culture des relations avec l'autrui, l'autre de l'altérité. Cette orientation de mes réflexions est causé par l'abondance du rejet, de la haine et de l'intolérance réciproques, qui ont été déclenché par cette guerre d'une façon tout à fait inattendue chez les personnes qui étaient des amis depuis des années, s'aimaient, créaient des familles, habitaient l'un à côté de l'autre.

Freud écrit dans sa communication à Einstein : «Les idéaux nationaux, régissant en maîtres aujourd'hui sur les peuples, poussent dans le sens inverse, voilà qui est parfaitement clair. D'aucuns prédisent que l'infiltration du mode de penser bolchevique pourra mettre fin aux guerres, mais quoiqu'il en soit, nous sommes à ce jour fort éloignés d'un tel but et peut-être ce dernier ne sera-t-il accessible qu'au terme d'épouvantables guerres civiles». Aujourd'hui, nous savons que ni le nombre terrifiant de morts ni des idées bolcheviques n'ont pu arrêter la guerre. Dans les camps de Staline ont été tués plus de 10 millions de personnes. A titre de comparaison, sur les fronts de la Seconde Guerre mondiale l'Union soviétique a perdu juste 8 millions. Tout l'espace post-soviétique représente aujourd'hui une blessure béante où durant presque un siècle on exterminait toute possibilité de la dissidence et on martelait une injonction d'être heureux de ce que nous sommes tous l'un comme l'autre. La réalité d'aujourd'hui nous prouve que l'aspiration d'effacer toute distinction, la recherche de l'union violente crée une nouvelle tyrannie et des nouvelles guerres. Emmanuel Levinas dans son ouvrage «Totalité et infini» écrit: « la violence ne consiste pas seulement dans le fait de blesser, de détruire, mais aussi dans la séparation des gens liés l'un à l'autre qui sont forcés de jouer les rôles étrangers pour eux, d'abandonner les engagements et même sa propre substance, de commettre des actes qui

détruiraient la possibilité même de faire quelque chose. La guerre moderne, comme toute guerre, est menée avec des armes retournées contre ceux qui les détiennent dans leurs mains. La guerre crée un ordre qui absorberait complètement la personnalité humaine. Dès lors rien ne peut être en dehors. La guerre ne permet pas de l'extériorité, ne permet pas à l'autre d'exister en tant qu'autre»<sup>3</sup>.

«Toute guerre est en son fond une guerre civile, en laquelle des frères s'entretuent. Il en va ainsi d'une des racines du racisme » - écrit Jean-Richard Freymann dans son « Essai sur la frérocity ». Ce qui se passe actuellement entre l'Ukraine et la Russie nous en donne la confirmation. Cette hostilité qui est apparu soudainement entre les peuples qui se nommaient frères depuis presque une centaine d'années a créé aujourd'hui un mur impénétrable entre eux. À l'intérieur de l'Ukraine, nous pouvons observer la même situation: les différences historiques en ce qui concerne la mentalité, les traditions et la mode de vie des cohabitants d'un pays aujourd'hui sont devenues une source du rejet et de la haine réciproques.

En réfléchissant alors de la contribution que la psychanalyse pourrait apporter au développement de la voie de la coexistence pacifique, je tiens à indiquer deux directions:

- La première concerne la question de l'altérité (la sienne et celle de l'autre), c'est-à-dire le développement et le renforcement de la capacité d'«être avec » et de « faire avec» l'autre.
- La seconde se rapporte à la question de la haine qui se déroule au niveau des relations fraternelles et qui génère fratricide.

Aujourd'hui dans mes propos je vais me concentrer plus en détail sur la première ligne

---

3 Emmanuel Levinas « Totalité et infini »

d'orientation: le développement de la capacité d'«être avec» et de «faire avec» l'autre. Je désigne le travail avec la haine fraternelle comme aussi important même s'il fait une partie intégrante de «l'être avec l'autre». Cette couche de l'expérience se trouve assez profondément et ne remonte dans la cure qu'avec la perlaboration de la question de la castration de l'Autre. Mais elle est difficilement analysable car elle peut affecter à la fois l'analyste et l'analysant. Dans la situation de guerre cette couche est exposée par la réalité elle-même puisque devant le visage de la mort nous sommes tous *les petits autres*. L'emprise de cette haine peut détruire l'alliance de travail (l'une de mes collègues en était déjà confrontée dans sa clinique et a déjà soulevé cette question au cours de l'une de nos conférences). Mais cette difficulté ne doit pas nier l'importance de l'organisation du travail dans une telle direction.

Alors, revenons au contexte plus général de relations avec l'autre qui est différent de nous.

Aujourd'hui nous assistons à la dégradation des relations à l'Autre et aux autres. De plus en plus souvent le choix est fait en faveur de l'isolation, de l'exclusion et de l'extermination de celui qui est différent de nous, avec qui c'est difficile de cohabiter ensemble. Le monde moderne glorifie la subjectivité et en même temps l'ignore miraculeusement. Il nous appelle à être particulier en méprisant ceux qui refusent de vivre selon les injonctions promues. L'une des principales exigences actuelles à celui qui est proche de nous : il ne doit pas nous empêcher. Le plus souvent c'est le principe même de la formation du couple actuel. On a besoin du partenaire tandis qu'il ne nous oblige de changer quelque chose sinon on est prêt de se débarrasser de lui. Les gens sont proches mais leur rencontre ne se produit jamais. Les réseaux sociaux nous offrent le même principe d'assurer notre confort en créant notre environnement dans le monde virtuel où tout ce qui n'est pas désiré peut être éliminé. Par ailleurs l'Internet nous donne une

illusion de notre toute-puissance. C'est moi qui le crée, qui construit. Je peux trouver tout et apprendre tout ce que j'ai besoin. Et tout ça je peux faire moi-même! Et il n'y a pas question qu'il y ait quelqu'un qui remplit le ressourcement en ligne par l'information, qui assure le fonctionnement du réseau, etc. La communication avec ce quelqu'un se passe exactement de la même manière comme l'enfant interagit avec le sein maternel.

Freud évoquait l'identification des modes d'interaction du patient avec son entourage comme l'une des tâches du travail analytique. Leur prise de conscience à travers le prisme de l'histoire du patient, faire remonter à la surface des composants refoulés ce qui permet de comprendre l'essence et le but de telle interaction. Aujourd'hui nous sommes de plus en plus confrontés à une situation qui n'est pas celle du refoulement, mais du manque des composants. Alors je considère particulièrement important d'avancer dans deux directions dans la clinique moderne :

- Une ligne de travail, c'est le travail avec le passé, de l'étude des destins des pulsions à travers le prisme de l'histoire du sujet. Il s'agit du travail avec la répétition par la prise en conscience et l'organisation.

- La deuxième ligne c'est une ligne de création, de la formation des éléments qui n'ont été construits avant. Et souvent ces vides existent précisément dans le domaine des relations à l'Autre.

Jean-Richard Freymann a écrit le même mais un peu autrement:

*«Si pour nous une seule fonction de la psychanalyse est une levée de refoulement il n'y a pas de différence entre l'analyse et la suggestion hypnotique. S'il n'y a pas de naissance du sujet d'un point où il peut se lire en regard de ce que émerge, rien ne vient pour différencier (éthiquement) l'hypnose et l'analyse.» et après «il se peut de supposer les deux cours, deux tendances du sujet: une est*

*une cours très subjective qui est déterminée par des particularités de ses pulsions, et la seconde cours qui se construit par la communication avec l'Autre, avec son désir. C'est une cours par qui nous pouvons être réunis, être intégrés dans l'univers humain. Cette part est plus flexible et plus transformée. C'est grâce à elle nous pouvons être aimés et aimer, parce que l'amour est impossible sans harmonisation avec l'autre<sup>4</sup>».*

Pour révéler l'essence de ce que je veux dire par une ligne de la création dans le champ de la cure je vais utiliser le concept de l'espace potentiel de D.W. Winnicott. Il définit cet espace comme l'espace intermédiaire entre l'enfant et la mère qui apparaît à l'étape de la séparation. C'est l'époque lorsque la mère commence à être perçue par l'enfant comme «pas Moi» et donc elle n'a plus besoin de s'adapter totalement aux besoins de l'enfant. C'est le moment lorsque la mère commence à apparaître pour l'enfant en tant que quelqu'un qui est différent de lui. Ça provoque chez l'enfant un certain déplaisir et même un sentiment de danger. Mais nous envisageons ce déplaisir comme une sorte du moteur qui met en œuvre le mécanisme de recherche des modes de l'interaction avec les êtres aimés qui sont différents de nous. Donc, il y a un champ pour le passage de la dépendance à l'indépendance lorsque à condition de la confiance et de la fiabilité de l'objet maternel. Dans le contact créatif l'enfant apprend à interagir en toute sécurité avec ce qui est différent de lui. C'est ici que la première découverte des différences a lieu. Ici, l'enfant apprend à maîtriser ce qui va être à une base de la vie culturelle. C'est l'espace où il peut être formé la capacité à tolérer l'altérité des autres et créer des relations avec eux.

Tout ce qui est dit ci-dessus peut être entièrement applicable au processus

psychanalytique. Il suffit de souligner que la spécificité de l'espace potentielle est qu'il n'est pas ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, mais dans une réalité partagée par les personnes. Il est important à pointer l'importance de la présence de l'analyste n'est pas une position d'observateur à l'écart, mais dans une position active du sujet de l'interaction.

Dans «Totalité et infini» Levinas écrit: «*Je*» sont nécessaires pour que dans l'être apparaisse de l'altérité. L'irréversibilité de la relation peut avoir lieu que si le rapport a été déjà formé, effectué par un de ses participants comme un mouvement de transcendance, comme le surpassement de la distance et non pas comme un enregistrement ou une expérience psychologique de ce mouvement. "L'Intériorité" — est une production (pas un reflet) de la transcendance. Cette attitude nous ne l'apprenons que dans la mesure on la crée. L'altérité n'est possible que si elle vient de «je»<sup>5</sup>. Et souvent ce mouvement du surpassement de la distance, le mouvement permettant aux relations de se produire devrait être fait par un psychanalyste.

Le paradoxe est que la propre subjectivité ne peut se révéler que dans la mesure de la reconnaissance de la subjectivité de l'autre. Le désir de la mère par rapport à la vie et le développement de son enfant peut se manifester à travers son intérêt actif envers des manifestations subjectives de l'enfant. Mais sa subjectivité n'évolue qu'à condition de la présence de la mère non seulement en sa fonction du soutien de la vie, mais aussi en tant qu'un sujet qui interagit. De même, un vif intérêt de l'analyste pour la nature subjective du patient permet de créer cette intention spécifique grâce à laquelle sa subjectivité peut se déployer et devenir un champ de la rencontre de l'analysant avec lui-même dans le contexte des relations à l'autre.

---

4 J-R. Freymann « Frères humains qui ... Essai sur la fréricité », Érès, 2003

---

5 Emmanuel Levinas « Totalité et infini »

Surtout cette ligne du travail analytique est important dans les cas lorsque l'expérience antérieure du patient de l'interaction avec l'autre s'est construit selon le type d'isolement, d'abandon, de la négation, de la soumission perverse, etc.

L'altérité attire. Mais en même temps la rencontre avec l'autre différent aussitôt nous découvre comme l'autre. Avec l'attraction l'altérité induit l'envie de la détruire. Le rapport à l'altérité est toujours ambivalent. Au moment de la rencontre de deux sujets le champ du processus analytique se transforme en un espace où dans le travail avec cette ambivalence va naître et renforcer la capacité de tolérer l'altérité de l'autre et la sienne.

Mais lorsqu'on parle de l'importance de l'espace potentiel dans le travail psychanalytique je tiens à attirer votre attention à la tendance de plus en plus croissante de la théorisation excessive en psychanalyse. Particulièrement problématique, à mon avis, sont les conséquences de cette tendance pour la clinique. Les constructions théoriques créent entre l'analyste et l'analysant la couche imperméable (l'environnement hermétique) de significations qui sont produites en dehors de la communication immédiate avec le patient. Ce n'est pas une tentative de lier et maintenir le processus par des sens déjà créés par quelqu'un plutôt ce qui bloque la créativité potentielle de l'interaction du couple analyste - analysant. Certes, une grande partie de ce qui apparaît dans l'interaction entre eux est simplement la répétition du passé qui a été préalablement compris dans le domaine théorique. Mais il ne faut pas oublier que la répétition toujours échoue. Et dans cet écart peut apparaître quelque chose de nouveau. Et cela n'est possible qu'à condition que l'interaction ait lieu.

Ici il ne s'agit pas de changer les piliers éthiques de la position analytique. En plus, dans tels cas ils doivent être respectés minutieusement parce qu'il s'agit de passer de la position de l'observation à une position de

l'interaction plus active. Il est extrêmement important que l'activité de l'analyste reste au service des intérêts de l'analyse du patient.

J'ose d'avancer que là où il ya une tendance stable de l'analyste à la théorisation excessive, on peut découvrir sa propre peur devant l'interaction ouverte avec l'autre et devant la transformation en lui-même que cette rencontre pourrait produire. Quand il s'agit de l'interaction, il est important de se rappeler que cela va inévitablement affecter à la fois les deux, l'analysant et l'analyste. Ce qui peut amener la perte de l'équilibre habituel parce que nous ne savons jamais lequel sera le fruit de cette interaction. Là, une théorisation peut exercer la fonction de la carapace pour éviter une certaine vulnérabilité. Cela pourrait nous rappeler une mère qui met son enfant hors de sa chambre chaque fois lorsqu'il lui demande de jouer avec lui, sous le prétexte qu'elle est occupée par la lecture des manuels qui lui aideraient améliorer ses relations avec l'enfant. Mon intention est de ne pas nier l'importance de la théorie et la nécessité de conceptualiser l'expérience clinique, mais de souligner que la théorie sert pour comprendre la pratique.

Décrivant deux lignes dans le travail analytique:

- de travail avec le refoulement et
- celle de la création qui implique la construction des éléments manquants,

je voudrais souligner l'importance de chacune et qu'elles ne sont pas interchangeables. Chacune de ces lignes fournit une expérience différente par son essence. Dans le premier cas il s'agit de la reconstruction de quelque chose qui existe déjà, et donc qui est déjà connue dans une certaine mesure et qui fait l'impact sur le destin de sujet. Dans le second cas il s'agit de la création de quelque chose de nouveau qui va contribuer à sa vie. En plus l'interaction dans l'espace potentiel couvre un domaine plus large et perlabore non seulement le matériel refoulé. Il est intéressant de noter

que c'est souvent en raison de la présence de l'espace potentiel en thérapie c'est plus facile de travailler avec le refoulement. En fait ces deux lignes se croisent entre eux on ne peut pas les délimiter strictement l'une de l'autre, ainsi que dans le champ du croisement de la pulsion de la vie et de la mort.

Pour illustrer le rôle et la place de la ligne de création dans le processus psychanalytique je voudrais vous présenter un des mes cas cliniques. Ce cas est très intéressant des plusieurs points de vue, mais aujourd'hui je voudrais le prendre pour démontrer l'interaction créative dans le domaine de la thérapie et ses résultats. Ce travail dure depuis plus de 4 ans. Comme ce cas clinique n'es pas encore aboutit, certes, mes conclusions ne sont que provisoires.

Il s'agit d'un jeune homme qui est venu pour le traitement parce que depuis longtemps il ne pouvait réaliser rien de ses projets, il commençait mais il les tous abandonnait sans mener jusqu'à la fin. Il vivait dans la conviction que son temps est irrémédiablement perdu, et il était nul dans la vie. Depuis des nombreuses années il menait une double vie: il faisait ses études à l'université, et peut-être un jour il pourrait devenir un psychologue comme sa mère, dans une autre vie il était un voyou de football et un farouche lutteur contre le Système. Je ne sais pas comment la vie de supporters de football est organisée en France, mais chez nous être un vrai supporter de foot ça exige souvent participer à des combats féroces (après les matches et parfois en dehors). Ces combats ont souvent eu des conséquences très graves. Il se préparait pour y participer, en plus, comme un combattant contre le système, il prenait part à plusieurs opérations très dangereuses. Ce n'est qu'après quelques années il était capable de parler plus ouvertement de ce que c'était des incendies criminels, la démolition par explosif des casinos et des maisons de jeux, des voitures, des boutiques, le massacre des riches qui, à son avis, incarnaient le mal qui détruit le monde,

etc. Dans ces moments il éprouvait sa toute-puissance maniaque qui aussitôt se succédait par l'apathie. Dans les relations il cherchait des «vrais», mais dès que quelqu'un le décevait, il le rayé aussitôt de sa vie. Il était fier de son intolérance farouche envers les hommes et les méprisait ouvertement. Mais en même temps dans cet homme derrière le rideau de l'agression se cachait d'une façon étonnante un petit garçon qui pleurait en lisant un poème sur une petite baleine dont la mère était tuée par les pêcheurs, qui, lorsqu'il était un adolescent et voyait qu'on bat quelqu'un sans pouvoir le défendre il ne pouvait s'empêcher à pleurer du désespoir. Même s'il réussissait de défendre quelqu'un ça ne le faisait pas satisfait puisqu'il ne pouvait jamais combattre le Système.

Sur le divan son discours a été souvent interrompue parce qu'il avait peur de me dire quelque chose de sa vie qui a été caché des yeux des plusieurs. Il défendait le secret et protégeait ses compagnons. Dans la plupart des cas, nos séances se transformaient en récit philosophique, parfois c'était comme un appel à combattre le Système. Il évoquait des citations de Nietzsche, Heidegger, Kierkegaard, Lacan — celles des autres mais pas les siennes. Je ne réussissais à voir derrière cette coquille impénétrable des jugements réfléchis. Ses sentiments, son expérience, l'histoire semblaient avoir été encapsulée. Il sentait à peine son propre corps et ne savait d'en parler. Même quand il était malade, pendant une longue période il ne ressentait pas de la douleur. Tout ce qui concernait le corps était sans importance. Je ne pouvais non plus voir l'espoir à ses réactions transférentielles parce que dans le transfert j'étais le même être incorporel comme lui. J'ai essayé tout l'arsenal de mes interprétations de la résistance au processus analytique mais en vain. Il n'y avait pas de contact entre nous. Pourtant dans les cas d'annulation de séances il était très désolé à ce sujet. Cela m'a permis d'espérer et de continuer à chercher un moyen d'établir une communication. J'ai essayé obstinément d'entendre et de le comprendre. Mais à côté

des énonciations des philosophes et des critiques mes propres tentatives d'interprétation semblaient absolument ridicules. Cela m'a inhibait de plus en plus jusqu'au moment lorsque j'ai compris que l'espace entre nous est embarrassé par la peur de sembler stupide, absurde, étrange, ridicule. C'était la première clé qui a ouvert la possibilité d'établir le contact. Je ne suis plus peur de poser des questions stupides, d'interpréter ses idées ou de donner mes associations étranges. À ce jour, je n'ai pas encore trouvé les mots appropriés pour conceptualiser ce point important dans la cure. Mais ici ce ne sont pas les sens que je lui ai offerts qui fonctionnaient, mais l'atmosphère dans laquelle toutes les significations sont devenues possibles, peu importe le ridicule qu'elles puissent paraître. Ça ne s'est passé que lorsque l'un des deux a décidé de faire un pas vers la stupidité. Et aussitôt l'autre pourrait apparaître dans sa partie autre, qui était vécu par lui comme une nullité absolue. C'était ce mouvement le plus actif qui est nécessaire pour couvrir la distance mentionnée par Levinas. Dès lors mon patient a commencé de parler plus de lui-même. Pourtant il y avait aussi des souvenirs qu'il n'osait pas énoncer jusqu'au jour lorsque j'ai décidé d'essayer de ne pas suivre le sens de ses propos, mais observer la distribution d'intensité dans l'intonation de la parole. Et lorsque j'ai réussi d'identifier les éléments les plus intenses et de les mettre ensemble, ma première interprétation était née qui semblait totalement absurde dans le contexte de ce dont il parlait habituellement. Mais elle a produit un effet incroyable. C'était la clé qui a ouvert son analyse. Au cours des dernières années nous la rappelons souvent.

Je décris en détail ce processus pour rendre visible pour vous ce potentiel créatif pour inventer de nouveaux modes d'interaction et de création des nouvelles voies pour comprendre que nous ouvre l'espace potentiel entre nous et nos analysants. Peu à peu, nous avons pu récupérer les clés pour comprendre son corps dont les réactions il a longtemps ignoré. Nous l'avons fait ensemble. Parfois, il disait "je ne

comprends pas ce que je dis moi, et qu'est-ce que entendez vous?". Et nous faisons le décryptage ensemble. Parfois, il a parlé de ses associations, et moi je lui apportais les miennes, et quand nous les mettions ensemble, on pourrait avoir un sens nouveau. Je tiens à souligner que dans la position de l'observateur à l'écart que j'ai occupé avant je ne pouvais même imaginer comment tout cela aurait été possible. Souvent nous nous trouvions dans les impasses, mais il me semblait que la simple présence du contact entre nous soutenait le travail analytique. Dans l'espace analytique il y avait de plus en plus de place pour ce petit garçon qui pleurait de son impuissance et solitude. Étape par étape, en surmontant de la honte, il était capable de parler des spécificités de ses réactions physiques et émotionnelles. Dix-huit mois plus tard, il a dit assez agressivement qu'il arrête son analyse parce qu'il constate qu'il devient de plus en plus tolérant par rapport aux autres, il les commence à comprendre ce qui nuit à sa lutte. Il est parti, mais il est revenu dans un an. À part de la psychanalyse à cette époque il a commencé à apprendre sérieusement de la philosophie, de la phénoménologie, de l'athéisme et de la théologie. Dans notre travail ultérieur nous avons pu aborder les questions de la sexualité et des relations entre les sexes, il a osé parler de ce qu'il s'interdisait même de penser. Pour l'instant dans sa vie il est devenu un participant et organisateur de nombreux séminaires et débats philosophiques et psychanalytiques pour de jeunes et le coordonnateur des traductions en russe de certains travaux phénoménologiques. Sa lutte s'est déplacée dans le champ de la parole.

Pour moi c'était un moment révélateur du fait comment il organise son activité pendant la guerre. Pendant les hostilités à la Place de l'Indépendance (Maidan) certes il participait à la confrontation ouverte avec les soldats, mais après ce qui était important, à mon avis, sa capacité à s'investir dans un projet volontaire de fournir des aliments aux civils de Donbass qui ont été laissés dans des conditions



épouvantables dans la zone d'occupation. De plus en plus il a commencé à dire qu'il ne pouvait plus rayer des gens de sa vie simplement parce qu'ils ne sont pas pareils. Parfois même dans les personnes complètement "foutues" à son avis, il parvenait à découvrir quelque chose d'inattendu. Peu à peu il a appris la capacité de tolérer l'altérité des autres et d'accepter la sienne.

J'espère que par cette communication j'ai réussi de vous montrer le rôle important de l'interaction ouvert et vive dans le couple analysant- analyste, l'espace où progressivement peut se développer la capacité d'être avec l'autre qui est différent.

Certes, ce que mon patient a réussi d'élaborer jusqu'à ce moment est dû à des nombreuses années de son travail acharné. Et si nous observons ce résultat dans le contexte de centaines de personnes qui continuent à mourir

## ***DECLINO COME POTENZA DELL'OCCIDENTE***

### ***Quinta Lettera marrana***

“...la gente persa e derisa che ride e non osa...” (Franco Fortini)

Questa lettera marrana nasce attorno a un mio libro di poesie, Rictus delle verità sociali (1), e me ne scuso. Un libro di poesie e immagini: le fotografie di Guido Penne che mi ritraggono *in fauno* (e “Faunoterapia” è intitolata la serie di immagini, terapia del Fauno per uscire dal suo stato selvatico e terapia che si serve dello stato faunesco per far uscire l'essere umano dalla brutalità della vita quotidiana) e, per finire, uno scherzo poetico dedicato a Osip Mandel'stam, con in mente il Gadda che, nella Cognizione del dolore scrive: “l'io è il più lurido di tutti i pronomi...” (ma ce ne sono altri di pronomi luridi, ad esempio il Noi del capolavoro

chaque jour dans mon pays et ailleurs, nos réalisations dans une tentative d'arrêter la guerre aurait semblé ridicules. Mais je me souviens le théologien et professeur de philosophie John Manoussakis connu dans le monde actuel. À la question comment il se rapporte au fait que, parmi les centaines de personnes qui se disent croyants, on pourrait trouver au mieux un seul qui croyait vraiment, Manoussakis a répondu: «Un — c'est déjà beaucoup!»

Avec ces paroles je voudrais conclure mon intervention aujourd'hui. Merci pour votre attention!

Natalia TURBINA (Kiev)

antitotalitario di Evgenij I. Zamjatin – o forse sono luridi tutti i pronomi dal momento che sostituiscono persone e cose, privandole di ogni diritto). Un libro che contiene nel titolo due opposte prospettive, due direzioni, oggi unite nella miseria del presente: il “rictus”, innanzitutto, ovvero una *contrazione spasmodica dei muscoli facciali che provoca l'apertura della bocca in un sorriso forzato* (leggo da un dizionario). Questa contrazione, questo spasmo è il tempo in cui viviamo, è il blocco delle prospettive storiche, è la corazza che ci si stringe addosso –“corazza caratteriale”, avrebbe detto Wilhelm Reich, corazza societaria, corazza di forza-, estenuandoci. “Rictus”, ho poi scoperto, ha la stessa targa automobilistica della mia città d'origine, Rieti: RI, Rictus di Rieti, buio nelle strade, nessun percorso leggibile in superficie, nessun malessere né inquietudini capaci di produrre pensiero critico, qualche semaforo a specchiarsi in pozzanghere, qualche giovane che parte e fa fortuna altrove, mentre lì restano

filiali di banche e di mafie a godere della serenissima vita di provincia. In secondo luogo, il “rictus” è quello delle “verità sociali” del dolce inno anarchico “Addio Lugano bella” di Pietro Gori, in un magazzino linguistico che è quello dei *poeti della rivolta*, Rapisardi, Cavallotti e il grande Lucini: verità impigliate nella rete che tutti ci ha pescato, mentre provavano/provavamo a fuggire. Dopo questo tentativo (i numerosi tentativi dei due secoli passati), può la verità restare in piedi e suggerirci ancora percorsi da intraprendere? La scommessa del libro è questa, credere nell’illusione che la verità, logorata e avvilita dalla nostra spossatezza a raggiungerla, sia là ad attenderci, alla fine di un percorso accidentato, alla fine di una costruzione la cui responsabilità è soltanto nostra. Guardo le guerre, i terrorismi, le ingiustizie sempre più profonde e beffarde (la loro risata ci seppellirà, ci seppellisce ogni giorno): ecco il livido percorso ma, al tempo stesso, anche l’occasione di uscirne integri e liberi –e segnati, certo.

Le “verità sociali” sono depositate nei galeoni affondati in un oceano o in un piccolo mare di provincia: sono le corde delle vele finite sul fondo delle acque dopo un naufragio, sono le vene che lì ancora pulsano e che solo, come vecchio oracolo o sibilla, andrebbero interrogate perché possano, una volta tirate a riva, diventare corde per funamboli e acrobazie, per donne e uomini d’un circo d’oggi che si reggano per mano in equilibrio e riprendano il cammino interrotto dallo spasmo. Senza queste corde (e carte) segrete niente potrà ricominciare a scorrere e a camminare nel vuoto o, meglio, nel pieno del passato. L’errore violento commesso soprattutto nell’ultimo trentennio, è stato quello di ridurre queste corde a sedimenti incrostati di un’epoca subito antica, gloriosa e luttuosa, in cui i lutti (la morte inferta e subita) di gran lunga sarebbero più numerosi dei parti gioiosi; un passato in ogni caso irricevibile, di cui pentirsi e dolersi (“...*mi pento e mi dolgo con tutto il cuore dei miei peccati...*”, nell’Atto di dolore),

nel linguaggio parareligioso oggi usato e che ha minato le parole della politica. Questo ci hanno detto, e lo hanno spiegato benissimo, nelle stanze falsarie dei media e nelle autostrade informatiche. E noi chini e chine – sia pure nell’ostinazione di un’azione continua e a volte ricca di sorprendenti sentieri nel bosco-, quasi convinti/e che forse hanno ragione loro, i padroni del tempo. Aver accettato questa frattura tra il passato e il presente è stato quanto di più terribile e funesto ci sia capitato. In fondo si tratta dello scontro esemplare tra due possibili interruzioni della storia: quella ordinaria che il capitalismo (compreso il capitalismo di stato) realizza mettendo al lavoro falangi di donne e uomini in ogni parte del pianeta, all’interno di una macchina sempre più oliata e impersonale capace di travolgere ogni cosa incessantemente, progressivamente (orribile il progresso che divora, forse la faccia più lurida del tempo, che divora e genera guerra); e quella messianica capace invece di annunciarsi e di accadere oppure, meglio, capace di suggerire percorsi, capace di darci particelle d’oro d’un futuro a portata di mano, che sono però solo anelli cui reggersi per volteggiare in attesa, sulle corde di cui sopra, riportate a riva.

Messianesimo e storia, preferibilmente con messia bizzarri e impresentabili –come il “messia apostata” Shabbatai Tzevi- che irrompono e squarciano il velo del reale. E questo reale è fatto di trappole, di continue dissacrazioni, profanazioni di tombe e templi (anche non frequentati da divinità). Scrive Walter Benjamin nella sesta delle “Tesi di filosofia della storia” (1940): “...anche i morti non saranno al sicuro dal nemico, se questi vince. E questo nemico non ha smesso di vincere...”. Scoprono le tombe, impalano cuori, devastano, saccheggiano: Occidente e Oriente insieme, vanno a caccia di sepolture per impedire che esca dai corpi lì distesi, oppure dalle ceneri disperse, la parola che unisce e protegge, “la parola che illumina e che giova”, come in un verso del triestino Giuseppe Amedeo Tedeschi (1881 – 1957) (2).

Si stupiscono del fatto che oggi le armate criminali del califfato islamista devastino meravigliose città morte e distruggano musei, e gridano “sono peggio dei nazisti” (così titola a nove colonne *Il Giornale dell'arte*) (3). Ma in modo più cupo interviene Domenico Quirico in un articolo intitolato “I provvidenziali furti d'arte dell'Occidente” (4) con una tesi aberrante già dall'incipit: “Di fronte all'avanzare del blasfemo piccone del miliziano islamista è arrivato, forse, il momento di smontare uno dei recenti rimorsi dell'Occidente, l'aver cioè saccheggiato le antiche civiltà per trasformarne testimonianze di pietra, di marmo, di sabbia in musei, i nostri musei (...). L'idea di estrarre dalla sabbia il passato per conservarlo e rileggerlo nei suoi oggetti è un'idea occidentale: come la democrazia e i diritti dell'individuo...”. Quirico interpreta la storia del mondo come quella di una nitida linearità in cui l'Occidente, con la debita maiuscola, sarebbe la culla d'ogni bene apparso sulla terra, culla e scopo: questa sì che è un'idea totalitaria! Basandosi su un negazionismo di fondo –di tutti i crimini dell'Occidente (accettando questa categoria dagli ambigui confini)-, essa rilegge il passato in modo unilaterale e conformista. Dalla presunta altezza dell'attuale nostra civiltà, tutto il passato viene ridotto a una sequenza di barbarie la quale altro non aspettava che l'arrivo dei *nostri*, militari / mercanti / missionari e, infine, provvidenziali ladri d'arte per ottenere un senso, per dotarsi di senso. La tesi, ripeto, è aberrante perché potrebbe sfociare, e di fatto così è, in un passo ulteriore rispetto al negazionismo: cioè nel giustificazionismo di ogni atto compiuto dai *nostri* nel passato e, di conseguenza, nel presente.

I crimini del colonialismo, gli atti scellerati di sovrani cattolicissimi (il belga Leopoldo II, ad esempio), le Guerre mondiali, i campi di sterminio nazisti (sono anche questi *Occidente*, oppure no?), gli assassinii mirati e i colpi di stato dell'epoca postcoloniale, lo sfruttamento delle risorse, la devastazione di intere regioni

scavando e abbattendo, la guerra al napalm in Vietnam (è anche questa *Occidente*, oppure no?), la brevettazione del vivente, e via scorrendo: tutto questo viene ormai nei fatti accettato ed accolto come dovuta difesa di chi solo ha il diritto di difendersi, anche preventivamente, dai crimini futuri che le popolazioni, opportunamente massacrate, avrebbero di sicuro commesso. Quanta protervia, quante approssimazioni! In *Congo* di David van Reybrouck (5) si leggono i crimini spaventosi degli sgherri di Leopoldo II che, dal 1885 al 1908, gestì il Congo come un'immensa proprietà privata: centinaia di migliaia di vittime, episodi di sadismo graziosamente occidentale, rapina delle risorse (avorio e caucciù), scempio del territorio. In questo straordinario libro a un certo punto si legge: “...Alcuni missionari distrussero in questo modo migliaia di feticci...”, e subito il pensiero va alle immagini iniziali del bellissimo *Timbuktu* (2014), film di Abderrahmane Sissako, in cui fanatici islamisti distruggono a colpi di mitra alcune statue votive lignee nella splendida città maliana. Da chi hanno imparato questi ultimi? L'opera di chi stanno portando a compimento? Ma tornando dalle nostre parti, quante chiese sono state ridotte a bivacco di soldataglia nella storia degli ultimi secoli, quante altre sventrate da bombe negli immani conflitti della “guerra civile europea” (1914 – 1945) del Novecento, quanti monaci passati per le armi in rappresaglie stolte e sanguinarie (i duemila monaci copti uccisi dai fascisti italiani il 21 maggio del 1937 a Debra Libanos, in Etiopia, i buddisti in Vietnam appena ieri e oggi in Tibet – in altri Paesi sono i monaci a devastare e a opprimere). Il nostro Occidente non ha fatto in tempo a cominciare a ragionare sulla propria storia che si è già assolto per poter proseguire nel massacro solito, qui e ora: anche attraverso questa autoassoluzione passa la riconferma del dominio presente. Orrore delle religioni costituite, orrore della religione del capitale e dei suoi falsi nemici, orrore degli Stati moderni, coscrizione e guerra obbligatorie (ce lo ha insegnato più di tutti un monarchico,

George Bernanos, con tutte le sue furie e ambiguità).

Perché una cosa ha dimenticato Domenico Quirico nel suo elenco dei grandi trionfi dell'Occidente: al museo, alla democrazia, ai diritti dell'individuo, si devono aggiungere il *pentimento* e il *rimorso*, da cui intellettuali serventi vorrebbero ora liberarlo per poter consentire il dominio incontrastato e perenne. Parole strane: parareligiose, le ho definite prima, insieme ad altre come *tramonto*, *declino*, *decadenza* che segnano percorsi intellettuali che da Spengler e Rilke (infinito poeta, peraltro) arrivano ai poveri epigoni d'oggi, un Éric Zemmour o un Michel Houellebecq (narratore a lunghi tratti banale, peraltro). Questi ultimi dicono che l'Occidente è in declino perché *femminilizzato* (6), perché *svirilizzato*, *senza palle* (espressione ridicola, in bocca a troppi e a troppe), grazie soprattutto alla ferocia degli ultimi vent'anni di femminismi trionfanti –ma allora, perché l'Occidente sarebbe stato in decadenza già tra fine Ottocento e inizio Novecento?, sempre colpa delle donne e degli omosessuali?-, e sostengono che l'Islam acquisterebbe potere e conversioni grazie alla forza del sesso maschile, del *fascinum* sguainato: "...Il sogno femminista si è sostituito al sogno comunista. Si sa come finiscono questi sogni. Nel resto del mondo, non si è a questo punto. Gli americani, i cinesi, gli indiani, gli arabi, i russi adottano la forza, la violenza, la guerra, la morte, la virilità. Al di fuori del mondo occidentale, siano musulmani, buddisti o indù, gli uomini difendono gelosamente la loro egemonia, come un tesoro, e rifiutano di allineare lo status delle loro donne a quello delle europee..." (7). Islam da ammirare, dunque, come tutti coloro ancora non asserviti alla dittatura piagnucolosa e svenevole che ci opprime... Confusione e miseria di intellettuali: non varrebbe la pena occuparsene, se l'autore non fosse ovunque a difendere il suo credo. Ma di quale rimorso, di quale pentimento tutti costoro parlano? Si tratta di categorie morali che accompagnano quello che è, invece, il momento di massimo

splendore dell'Occidente: militarmente imbattibile, economicamente potentissimo (ripeto, ha messo al lavoro tutto il pianeta, come in un vero regime schiavista) ma psicologicamente fragile, dicono. Ecco, iperpotenza dell'Occidente e sua decadenza proclamata da letterati, filosofi, gazzettieri: però le due cose vanno insieme da quasi due secoli e l'una sostiene e sprona l'altra. *Messo al lavoro è anche il proprio declino, è anche il proprio tramonto*. Il fatto di essere in apparente crisi non si concluderà in una resa, anche tranquilla, all'Islam, come pronostica Houellebecq nel suo Sottomissione, ma in un rinnovato trionfo capitalistico sulle ceneri di popoli e città, con milioni di morti (8). Gli schizzi di sangue che arrivano fino a noi possono essere tranquillamente gestiti e deviati dai potenti inaccessibili, dalle classi da essi favoriti e dalle polizie che oscillano tra lassismi sconcertanti ed efficacissime repressioni.

Per tornare là da dove è partita questa quinta "Lettera marrana", eccomi di nuovo a quelle corde profonde del canto politico e sociale che legano la *poesia della rivolta* tra fine Ottocento e inizio Novecento ai versi dei grandi delle 'trenta gloriose' (1945 - 1975), Franco Fortini e Amelia Rosselli soprattutto, qui in Italia, per approdare al terzo millennio dell'era comune. Scrive Fortini: "...ora ci tocca ringraziare / di non portare frutto, di non vedere ogni giorno / crescere i nostri errori negli occhi di un figlio / se questa è la folla che porta le mie verità // la gente persa e derisa che ride e non osa." ('Decennale', 1955). Scrive Amelia Rosselli: "...Il fondo della giornata è quella / hanno voluto celebrare il / quinto anniversario della vittoria / hanno convinto perfino te che tu sei andata / ad annegare, tutti / attorno non vincevano, ma perivano..." (in "Documento", 1966 - 1973). Decennali, anniversari, celebrazioni: questo è avvenuto, per più di quarant'anni. Celebrare una vittoria che non c'era stata, o che è stata subito sfregiata come una tela in un museo mal sorvegliato. Un'illusione di vittoria, nella stagione del

‘compromesso socialdemocratico’, una narrazione bloccata anch’essa in un rictus, fino al brutto risveglio degli anni Ottanta: quelli delle corde ancora più a fondo tagliate (comprese le corde vocali), quelli dell’impoverimento e dell’esplosione del mondo attorno, quando vecchi nazionalismi e vecchi fascismi, rinati dalle macerie dei comunismi reali, ripresero a danzare, e ancora oggi volteggiano. Ora, in questo 2015 iniziato con gli spari di Parigi, poi in Nigeria e a Tunisi, con le guerre incistate in Ucraina, Iraq, Afghanistan, Siria e Libia, con fughe e deportazioni nuove, e con il capitale trionfante che su tutto questo mette la sua bandiera di sangue e di profitti, come riprovare a sciogliere lo spasmo delle “verità sociali” così a lungo trascurate/oscurate? Forse con il canto continuo, con la pratica sociale di vite ed esperienze alternative, con la forza pulita di un quotidiano alzare il capo e insorgere, persino episodicamente zitto e nascosto ma pieno di entusiasmo, sempre. È l’entusiasmo il grande assente, nell’atonia del disfarsi e arrendersi al presente, troppo spesso facendo pagare ad altri queste nostre stanchezze e disillusioni. Con l’operare entusiastico e fedele si potrà arrivare al giorno in cui la realizzazione sarà compiuta senza che nessuno di noi se ne sia accorto; il giorno in cui il Messia, com’è scritto in Kafka, sarà arrivato dopo il suo stesso arrivo, quando non ci sarà più bisogno di lui. Egli o Ella troverà la tavola imbandita a festa, da tutte e tutti noi preparata con il lavoro comune.

Gianluca PACIUCCI (Trieste)

- (1) Gianluca Paciucci, Rictus delle verità sociali, Infinito editore, Formigine (MO), 2015, pp. 96; prefazione di Francesco Improta e fotografie di Guido Penne.
- (2) Giuseppe Amedeo Tedeschi, Particelle d’oro, Mosetti, Trieste, 2014, pp. 108.
- (3) Edek Osser, “Sono peggio dei nazisti”, *Il Giornale dell’arte*, anno XXXII, n. 351, marzo 2015, in prima e a pagina 8.

- (4) La Stampa, 11 marzo 2015.
- (5) Feltrinelli, Milano, 2014, pp. 674 (ed. originale olandese 2010).
- (6) Éric Zemmour, Sii sottomesso. La virilità perduta che ci consegna all’Islam, Piemme, Milano, 2015, pp. 143. Interessante la storia del titolo di questo libricolo: il titolo originale è “Le premier sexe”, Denoel, 2006, che diventa nella prima edizione italiana “L’uomo maschio”, Piemme, 2007, e assume l’attuale titolo solo nell’edizione italiana del 2015, forse per sfruttare il successo del ben più valido Sottomissione di Houellebecq? Presunte epiche battaglie miste a mezzucci di infima categoria, perché due copie in più bisogna pur venderle e rivenderle. Intanto Zemmour, come altri, imperversa nei media francesi ed è invitato anche in Italia per conferenze e dibattiti, puntualmente dicendosi perseguitato da uno stato totalitario retto da donne e omosessuali. Si spacciano per intellettuali *politicamente scorretti*, quando invece sono spacciatori di conformismo. Una stroncatura mirabile di Sottomissione è “Ma gueule de métèque [La mia faccia da straniero]” –ricordando Georges Moustaki, ebreo corfiota dai mille sangui- di Natacha Andriamirado, in *La nouvelle Quinzaine littéraire*, n° 1124, 16-31 marzo 2015, che così conclude (traduzione mia): “...Houellebecq ha detto che Marine Le Pen non aveva bisogno del suo libro per far passare le proprie idee. E noi...con le nostre facce da stranieri, ne avevamo bisogno?”.
- (7) Zemmour, cit., pag. 140.
- (8) Scrive Tommaso Di Francesco: “Sono un milione e 300mila le vittime delle ‘nostre’ guerre al terrore dopo l’11 settembre 2001, in Afghanistan, Iraq e Pakistan: parlano da soli i dati del rapporto di alcuni organismi

internazionali indipendenti, tra cui il prestigioso ‘International Physician for the Prevention of Nuclear War’, Nobel per la Pace nel 1985. Cifre per difetto: sono infatti esclusi i conflitti più recenti di Libia, Siria e l’ultima a Gaza...” (“Noi più dei tagliagole”, Il Manifesto, 5 aprile 2015).

## ***Le déclin comme puissance de l’occident***

### ***Cinquième Lettre marrane***

« ... les gens perdus et raillés qui rient et n’osent pas... » (Franco Fortini)



Cette lettre marrane naît autour d’un de mes livres de poésie, *Rictus des vérités sociales* (1), et je m’en excuse. Un livre de poésie et d’images : les photographies de Guido Penne qui me montrent *en faune* (et la série d’images est intitulée « Faunothérapie », thérapie du Faune pour quitter son état sauvage et qui se sert de l’état de faune pour faire sortir l’être humain de la brutalité de la vie quotidienne), et pour finir une plaisanterie poétique dédié à Ossip Mandelstam, avec en tête le Gadda qui, dans la *Connaissance de la douleur*, écrit ceci : « Le je est le plus crasseux de tous les pronoms... » (mais il y a d’autres pronoms crasseux, par exemple le *Nous autres* du chef d’œuvre antitotalitaire de Zamiatine – ou peut-être tous les pronoms sont-ils crasseux, à partir du moment où ils remplacent les personnes et les choses, les privant de tout droit). Un livre qui contient dans son titre deux perspectives opposées, deux directions, aujourd’hui unies

dans la misère du présent : le « rictus », avant tout, ou encore *une contraction spasmodique des muscles faciaux qui provoque l’ouverture de la bouche en un sourire forcé* (je lis un dictionnaire). Cette contraction, ce spasme, est le temps dans lequel nous vivons, il est le blocage des perspectives historiques, il est la cuirasse qui nous enserre – « cuirasse caractérielle », aurait dit Reich, cuirasse sociétale, cuirasse de force - qui nous exténue. « Rictus », ai-je ensuite découvert, a la même plaque minéralogique que ma ville d’origine, Rieti : RI, Rictus de Rieti, obscurité dans les rues, aucun parcours lisible à la surface, aucun malaise ni aucune inquiétude capables de produire une pensée critique, quelques feux rouges qui se reflètent dans les flaques d’eau, quelques jeunes qui partent et font fortune ailleurs, pendant que restent sur place des filiales de banques et de mafias pour jouir de la sérénissime vie provinciale. En second lieu, le « rictus » est celui des « vérités sociales » du doux hymne anarchique « Addio Lugano bella » de Pietro Gori, extrait d’un magasin linguistique qui est celui des *poètes de la révolte*, Rapisardi, Cavalotti et le grand Lucini : vérités empêtrées dans le filet qui nous a tous pêchés, pendant qu’ils essayaient / que nous essayions de fuir. Après cette tentative (les nombreuses tentatives des deux siècles passés), la vérité peut-elle rester debout et nous suggérer encore des chemins à suivre ? Le pari du livre est celui-ci, croire en l’illusion que la vérité, usée et avilie par notre acharnement à la rejoindre, est là à nous attendre, au terme d’un parcours tourmenté, au terme d’une construction dont nous avons seuls la responsabilité. Je regarde les guerres, les terrorismes les injustices toujours plus profondes et goguenardes (leur rire nous ensevelira, il nous ensevelit chaque jour) : tel est le parcours livide, mais en même temps l’occasion aussi d’en sortir entiers et libres – et bien sûr marqués.

Les « vérités sociales » sont déposées dans les galions coulés dans un océan ou dans une petite mer de province : ce sont les cordages des voiles qui ont fini au fond de l’eau après un

nauffrage, ce sont les veines qui pulsent encore et devraient être interrogées, comme un vieil oracle ou une Sibille, pour qu'elles puissent, une fois tirées sur la rive, devenir des cordes pour des funambules et des acrobaties, pour les femmes et les hommes d'un cirque d'aujourd'hui, qui se tiennent en équilibre par la main et reprennent le chemin interrompu par le spasme. Sans ces cordes (et ces cartes) secrètes, rien ne pourra recommencer à s'écouler et à cheminer dans le vide, ou mieux, dans le plein du passé. L'erreur violente commise surtout dans les trente dernières années, a été de réduire ces cordes à des sédiments encroûtés d'une époque devenue tout de suite antique, glorieuse et en deuil, dans laquelle les deuils (la mort infligée et subie) seraient de beaucoup plus nombreux que les parts joyeuses ; un passé dans tous les cas irrecevable, dont on se repent et qu'on regrette (« ... je me repens et je regrette mes péchés de tout mon cœur... », dans l'acte de contrition), en usant du langage parareligieux d'aujourd'hui, lequel a miné les mots de la politique. Ceci nous a été dit, et ils l'ont très bien expliqué, dans les salles falsificatrices et sur les autoroutes de l'informatique. Et nous autres, inclinés et inclinées – quand bien même nous serions dans l'obstination d'une action continue et parfois riche de surprenants sentiers de traverse –, quasi convaincus/convaincues que peut-être ce sont eux qui ont raison, les maîtres du temps. D'avoir accepté cette fracture entre le passé et le présent a été la chose la plus terrible et la plus funeste qui soit arrivée. Il s'agit au fond de l'affrontement exemplaire entre deux interruptions possibles de l'histoire : celle, ordinaire, que le capitalisme (y compris le capitalisme d'état) réalise en mettant au travail des légions de femmes et d'hommes partout sur la planète, à l'intérieur d'une machine toujours plus huilée et impersonnelle, capable de tout renverser constamment, progressivement (le progrès qui dévore est horrible, c'est peut-être la face la plus crasseuse de l'époque, qui dévore et génère la guerre) ; et celle messianique qui est au

contraire capable de s'annoncer et d'advenir ou mieux, de suggérer des parcours, capable de nous donner des poussières d'or annonciatrices d'un futur à portée de main, qui ne sont cependant que des anneaux auxquels s'agripper pour voltiger en attendant sur les cordes de tout à l'heure, rapportées sur la rive. Messianisme et histoire, de préférence avec des messies bizarres et irréprésentables – comme le messie apostat Sabbataï Tsevi -, qui font irruption et déchirent le voile du réel. Et ce réel est fait de pièges, de perpétuelles désacralisations, de profanations de tombes et de temples (même s'ils ne sont pas fréquentés par la divinité). Dans la sixième des *Thèses sur la philosophie de l'histoire* (1940), Walter Benjamin écrit : « ... même les morts ne sont pas protégés de l'ennemi, s'il vainc. Et cet ennemi n'a pas fini de vaincre... ». Ils profanent les tombes, empalent les cœurs, dévastent, saccagent : Occident et Orient ensemble vont à la chasse aux sépultures pour empêcher que sorte des corps gisants, ou des cendres dispersées, la parole qui unit et qui protège, « la parole qui illumine et profite », comme dans un vers du Triestin Giuseppe Amadeo Tedeschi (1881-1957) (2). Ils s'étonnent du fait qu'aujourd'hui les armées criminelles du califat islamiste dévastent les merveilleuses cités mortes et détruisent les musées, et crient « ils sont pires que les nazis » (c'est ainsi que titrait sur neuf colonnes *Il Giornale dell'arte*) (3). Mais sur un mode plus sombre, Domenico Quirico intervient dans un article intitulé « Les providentiels vols d'œuvres d'art de l'occident » (4). Il présente une thèse aberrante dès le début : « Devant l'avancée du pic blasphémateur du milicien islamiste, il est peut-être temps de démonter un des récents remords de l'Occident, celui d'avoir saccagé les antiques civilisations pour transformer des témoignages de pierre, de marbre, de sable, en musées, nos musées (...) ». L'idée d'extraire du sable le passé pour le conserver et le relire à travers ses objets est une idée occidentale : comme la démocratie et les droits de l'individu... ». Quirico interprète l'histoire du monde comme celle

d'une claire linéarité dans laquelle l'Occident, avec la dette majuscule, serait le berceau de tout bien apparu sur la terre, le berceau et le but : ceci est bien une idée totalitaire ! En se basant sur un négationnisme de fond – de tous les crimes de l'occident (acceptant cette catégorie aux frontières ambiguës) -, cette idée relit le passé sur un mode unilatéral et conformiste. Depuis la présumée hauteur de notre civilisation actuelle, tout le passé est réduit à une séquence de barbaries qui n'attendait rien d'autre que l'arrivée des *nôtres*, militaires/marchands/missionnaires et finalement de providentiels voleurs d'œuvres d'art pour obtenir un sens, pour se doter d'un sens. La thèse, je le répète, est aberrante, parce qu'elle pourrait déboucher, et il en est ainsi de fait, sur une étape supplémentaire à propos du négationnisme : c'est à dire dans le « justificationnisme » de chaque acte accompli par les *nôtres* dans le passé, et par conséquent aussi dans le présent.

Les crimes du colonialisme, les actes scélérats des souverains très catholiques (le Belge Leopold II, par exemple), les Guerres mondiales, les camps d'extermination nazis (eux aussi sont de l'Occident, oui ou non ?), les assassinats ciblés et les coups d'état de l'époque postcoloniale, l'exploitation des ressources, la dévastation de régions entières en creusant et en abattant, la guerre au napalm au Vietnam (et celle-ci est aussi de l'Occident, oui ou non ?), le brevetage du vivant, et ainsi de suite : tout ceci est désormais accepté dans les faits et accueilli comme nécessaire défense de qui seul a le droit de se défendre, même préventivement, des crimes futurs que les populations, opportunément massacrées, auraient commis à coup sûr. Combien d'arrogance, combien d'approximations ! Dans *Congo* de David van Reybrouck (5), on lit quels ont été les crimes épouvantables des gardes de Léopold II qui, de 1885 à 1908, géra le Congo comme une immense propriété privée : des centaines de milliers de victimes, des épisodes de sadisme gracieusement occidental, main basse sur les ressources (ivoire et caoutchouc), massacre du territoire.

Dans ce livre extraordinaire, on lit à un certain point : « ... Quelques missionnaires détruisirent ainsi des milliers de fétiches... », et tout de suite la pensée va aux premières images du très beau *Tombouctou* (2014), le film d'Abderrahamane Sissako, dans lequel des fanatiques islamistes détruisent à coup de mitraillette quelques statues votives en bois dans la splendide cité malienne. De qui ces fanatiques ont-ils appris ? De qui portent-ils l'œuvre à son accomplissement ? Mais en revenant dans nos contrées, combien d'églises ont été réduites à servir de bivouac à la soldatesque dans l'histoire des derniers siècles ? Combien d'autres ont été éventrées par les bombes au cours des effroyables conflits de la « guerre civile européenne » (1914-1945) du 20<sup>ème</sup> siècle ? Combien de moines passés par les armes lors de représailles stupides et sanguinaires (les deux mille mines coptes tués par les fascistes italiens le 21 mai 1937 à Debra Libanios, en Ethiopie, les bouddhistes au Vietnam hier à peine, et aujourd'hui au Tibet – dans d'autres pays, ce sont les moines qui dévastent et oppriment) ? Notre Occident n'a même pas commencé à raisonner sur sa propre histoire, qu'il s'est déjà absous pour pouvoir poursuivre le même massacre, ici et maintenant : même à travers cette auto-absolution passe la reconfirmation de la domination présente. Horreur des religions constituées, horreur de la religion du capital et de ses faux ennemis, horreur des Etats modernes, conscription et guerre obligatoires (plus que tous, c'est un monarchiste, Georges Bernanos, qui nous l'a enseigné, avec toutes ses fureurs et ses ambiguïtés).

Pourquoi Domenico Quirino a-t-il oublié une chose dans son inventaire des grands triomphes de l'Occident ? Au musée, à la démocratie, aux droits de l'individu, il faut ajouter le *repentir* et le *remords*, dont des intellectuels serviles voudraient à présent le libérer pour pouvoir consentir à sa domination incontestée et pérenne. Paroles étranges : parareligieuses (je les ai définies plus haut), avec d'autres comme *crépuscule*, *déclin*, *décadence* lesquelles



indiquent des parcours intellectuels qui, de Spengler à Rilke (poète infini par ailleurs), arrivent aux pauvres épigones d'aujourd'hui, un Éric Zemmour ou un Michel Houellebecq (narrateur à grand traits banal, par ailleurs). Ces derniers disent que l'Occident est en déclin parce que *féminisé* (6), parce que dévirilisé, *sans couilles* (expression ridicule, dans la bouche de trop d'hommes et aussi de femmes), grâce surtout à la férocité des vingt dernières années de féminismes triomphants – mais alors pourquoi l'Occident aurait-il été en décadence déjà entre la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et le début du 20<sup>ème</sup> ?, toujours à cause des femmes et des homosexuels ? -, et soutiennent que l'Islam acquerrait pouvoir et conversions grâce à la force du sexe masculin, du *fascinum* dégainé : « ... Le rêve féministe s'est substitué au rêve communiste. On sait comment finissent ces rêves. Dans le reste du monde, on n'en est pas à ce point. Les Américains, les Chinois, les Indiens, les Arabes, les Russes, adoptent la force, la violence, la guerre, la mort, la virilité. A l'extérieur du monde occidental, qu'ils soient musulmans, bouddhistes ou hindouistes, les hommes défendent jalousement leur hégémonie comme un trésor, et refusent d'aligner le statut de leurs femmes sur celui des Européennes... » (7). Un Islam à admirer donc, comme tous ceux qui ne sont pas encore asservis à la dictature pleurnicharde et minaudière qui nous opprime... Confusion et misère des intellectuels : cela ne vaudrait pas la peine de s'en occuper, si l'auteur n'allait partout pour défendre son credo. Mais de quel remords, de quel repentir parlent-ils tous ? Il s'agit de catégories morales qui accompagne ce qui est, au contraire, le moment de maximale splendeur de l'Occident : militairement invincible, économiquement tout puissant (je répète, l'Occident a mis toute la planète au travail, comme un vrai régime esclavagiste), mais psychologiquement fragile, disent-ils. Et voici, hyperpuissance de l'Occident et en même temps sa décadence proclamée par des lettrés, des philosophes, des gazetiers : mais les deux choses vont ensemble depuis quasiment

deux siècles, et l'une soutient et éperonne l'autre. *Son propre déclin et son propre crépuscule sont tous deux aussi mis au travail.* Le fait d'être en crise apparente ne se conclura pas en une reddition, même paisible, à l'Islam, ainsi que le pronostique Houellebecq dans son roman *Soumission*, mais dans un triomphe capitaliste renouvelé sur les cendres des peuples et des villes, avec des millions de morts (5). Les éclaboussures de sang qui arrivent jusqu'à nous peuvent être tranquillement gérées et déviées par les puissants inaccessibles, par les classes qu'ils favorisent et par des polices qui oscillent entre un laxisme déconcertant et une répression très efficace.

Pour revenir au point de départ de cette « Cinquième Lettre marrane », me voici revenu à ces cordes profondes du chant politique et social qui relie la *poésie de la révolte*, entre la fin du 19<sup>ème</sup> et le début du 20<sup>ème</sup>, aux vers des grands des « Trente glorieuses » (1945 – 1975), Franco Fortini et Amelia Rosselli surtout, ici en Italie, pour aborder le troisième millénaire de l'ère commune. Fortini écrit : « ... à présent il nous faut remercier / de ne pas porter de fruits, de ne pas voir chaque jour / croître nos erreurs dans les yeux d'un enfant / si telle est la foule qui porte mes vérités // les gens perdus et raillés qui rient et n'osent pas » (*Decennale*, 1955). Amelia Rosselli écrit : « ... Le fond de la journée est celle-ci / ils ont voulu célébrer le / cinquième anniversaire de la victoire / ils t'ont même convaincu toi que tu es allée / à noyer, tous / autour ne vainquaient pas mais périssaient... » (in *Documento*, 1966 – 1973). Dixièmes anniversaires, autres anniversaires, célébrations : ceci s'est passé pendant plus de quarante ans. Célébrer une victoire qui n'eut pas lieu, ou qui a été aussitôt balafrée comme une toile dans un musée mal surveillé. Une illusion de victoire, dans la saison du « compromis social-démocrate », une narration bloquée elle aussi dans un rictus, jusqu'au mauvais réveil des années quatre-vingts : années des cordes coupées (y compris

vocales), de l'appauvrissement et de l'explosion du monde environnant, quand les vieux nationalismes et les vieux fascismes, nés à nouveau sur les décombres des communismes réels, recommencèrent à danser, et aujourd'hui encore continuent à voltiger. A présent, en cette année 2015 qui a commencé avec les attentats de Paris, puis au Nigéria et à Tunis, avec les guerres en Ukraine, Irak, Afghanistan, Syrie et Lybie, avec des exodes et des déportations d'un nouveau type, et avec le capital triomphant qui déploie sur tout ceci sa bannière de sang et de profits, comment essayer à nouveau de résoudre le spasme des « vérités sociales » aussi longtemps négligées/obscurcies ? Peut-être avec le chant continu, avec la pratique sociale de vies et d'expériences alternatives, avec la force pure d'un geste quotidien pour relever la tête et s'insurger, même si ce chant est épisodiquement muet et caché, mais toujours plein d'enthousiasme. C'est l'enthousiasme le grand absent, dans l'atonie de la déconstruction et de la capitulation face au présent, où nous faisons trop souvent payer aux autres nos fatigues et nos désillusions. Avec le travail enthousiaste et fidèle, on pourra arriver au jour où la réalisation s'accomplira sans qu'aucun d'entre nous ne s'en soit aperçu. Le jour où le Messie, comme il est écrit dans Kafka, sera arrivé après sa propre arrivée, quand il n'y aura plus besoin de lui. Elle ou Lui trouvera la table mise pour la fête, préparée par nous toutes et tous grâce au travail commun.

Gianluca Paciucci (Trieste)

*Traduction proposée par Jean-Yves Feberey.*

- (1) Gianluca Paciucci, *Rictus delle verità sociali*, Infinito editore, Formigine (MO), 2015, pp. 96; prefazione di Francesco Improta e fotografie di Guido Penne.
- (2) Giuseppe Amedeo Tedeschi, *Particelle d'oro*, Mosetti, Trieste, 2014, pp. 108.
- (3) Edek Osser, "Sono peggio dei nazisti", *Il Giornale dell'arte*, anno XXXII, n. 351, marzo 2015, in prima e a pagina 8.

(4) *La Stampa*, 11 marzo 2015.

(5) Feltrinelli, Milano, 2014, pp. 674 (ed. originale olandese 2010).

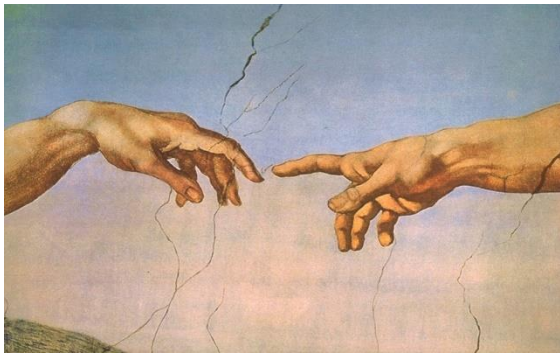
(6) Éric Zemmour, *Sii sottomesso*. La virilità perduta che ci consegna all'Islam, Piemme, Milano, 2015. L'histoire du titre de ce livre sans intérêt est intéressante : le titre original en est *Le premier sexe* (Denoël, 2006), qui devient dans la première édition italienne *L'homme mâle (L'uomo maschio*, Piemme, 2007), et ne prend son titre actuel que dans l'édition italienne de 2015, peut-être pour exploiter le succès du livre bien plus intéressant, *Soumission* (2015) de Houellebecq ?

Zemmour sévit dans les médias français et est invité en Italie, se disant persécuté par un Etat totalitaire dirigé par des femmes et des homosexuels. Lui et d'autres se vendent comme des intellectuels politiqueemnt incorrects, quand ils sont au contraire des trafiquants du conformisme. Un admirable éreintage de *Soumission* est "Ma gueule de métèque" –rappelant Georges Moustaki, juif de Corfou aux mille sangs - de Natacha Andriamirado, in *La nouvelle Quinzaine littéraire*, n° 1124, 16-31 marzo 2015, qui conclut ainsi : «...Houellebecq a dit que Marine Le Pen n'avait pas besoin de son livre pour faire passer ses idées. Et nous, avec nos gueules de métèques, en avons-nous besoin ? ».

(7) Zemmour, cit., pag. 140.

(8) Tommaso Di Francesco écrit : « Les victimes de nos guerres au terrorisme depuis le 11 septembre 2001 sont au nombre d'un million trois cent mille, en Afghanistan, en Irak et au Pakistan. Les chiffres des rapports de quelques organismes internationaux indépendants parlent d'eux-mêmes. Il s'agit par exemple du prestigieux *International Physician for the Prevention of Nuclear War*, Prix Nobel de la Paix en 1985. Ces chiffres sont par défaut, les conflits les plus récents en Lybie, Syrie et à Gaza en sont exclus » (« *Noi più dei tagliagole* », *Il Manifesto*, 5 aprile 2015).

## ***La création, et après ?*** **Fiction dramatique en huit tableaux**



Michelangelo, Capella Sistina, Roma

### **Les personnages :**

*Lui :*

Supposé incarner celui qui est appelé « dieu »

Rôle de mime muet la plupart du temps

*Le récitant :*

Assis, puis debout déambulant et disant son texte, celui de la pièce

Quelques figurants

### **Le décor :**

Décor initial « sidéral », aux teintes bleutées avec jeux de projecteurs illuminant le plateau comme si la pleine lune l'éclairait.

Un talus de terre sur lequel pousse une herbe qui ressemble au cannabis

Dans un coin, une table avec une lampe, du papier, un crayon, une gomme et un tampon buvard, une chaise sur laquelle sera une partie du temps assis le récitant.

Le décor sera légèrement modifié au fil des tableaux

**Musique :** sidérale puis éclatent les premières mesures de la symphonie du Nouveau-Monde d'Antonin Dvorák.

### **Premier tableau**

*Au commencement*

Lorsque le rideau se lève, la scène est plongée dans le noir. Brusquement une lumière crue bleuâtre éclaire violemment une partie du plateau. Un « individu » est assis sur un talus de terre. Il a une allure androgyne, mais il a une haute taille, il est curieusement vêtu, à la manière des publicités de Thierry Mugler, cuir et acier, gants, bottes, seul son visage est

visible, glabre, froid, inexpressif. Il va mimer les scènes que le récitant déclame.

A l'autre extrémité de la scène, le récitant en costume de ville de la fin du XXe siècle, ni à la mode ni démodé, banal, comme serait vêtu un commis aux écritures de la fonction publique. La cinquantaine, le crâne un peu dégarni. Selon les propos qu'il tiendra, il se déplacera calmement ou de façon plus désordonnée, scandant les propos qu'il doit déclamer et que mimera « Lui », « dieu »...

Debout, les mains dans le dos, il commence d'une voix grave, profonde, mélodieuse utilisant toutes les inflexions de l'émotion :

Il est seul

Totalement seul

Moi, je ne compte pas, je ne suis que le récitant de cette fantaisie dramatique qui va être jouée devant vous

La chaise, la table et ce qui repose sur elle, tout cela ne compte pas et sort de l'imagination de l'auteur, ce ne sont que des éléments virtuels

Lui n'a rien autour de lui

Rien au-dessus de lui

Rien au-dessous non plus

Il fait sombre ou du moins est-ce ainsi qu'il qualifie ce vide

Ce vide effrayant qui semble être le TOUT

D'où vient-il ?

Pourquoi est-il là ?

Qu'attend-il ?

Qu'espère-t-il ?

Que redoute-t-il ?

Rien, aucune réponse ne peut lui parvenir

Puisqu'il est tout

Mais s'il est tout,

Alors les réponses seraient-elles en lui ?

En dehors de lui et de son « dedans », il n'y a rien...

Ce rien est terriblement oppressant, lourd

C'est un trop-plein de vide

Il s'interrompt tandis que la voix d'Alfred Deller chante « O solitude » de Henry Purcell

Puis le récitant reprend

Désespoir, peur, solitude

L'assaillent depuis qu'il se « sent » là

Il n'y a qu'en lui que peuvent se trouver des réponses

Alors il faut qu'il fouille en lui  
 Qu'il prenne un peu de lui  
 Mais hésite, il a peur du résultat  
 Car il lui faudra palper, fouiller, disséquer ce «  
 dedans  
 Mystérieux qui le constitue sans le contenir  
 Puisque lui contient tout et qu'il n'y a rien en  
 dehors de lui !  
 Avec effort, il arrache de lui-même une  
 parcelle de son « dedans », il a mal, très mal,  
 une douleur inexprimable  
 Qui l'entendrait d'ailleurs ?  
 Rien ni personne  
 Alors, il commence à contempler cette chose  
 étrange qu'il vient d'extraire et il esquisse un  
 sourire et se dit : « voilà du beau travail, je vais  
 pouvoir commencer ».  
 Mais ça fait un mal de chien, se dit-il  
 Et il reprend péniblement en lui ce qui vient  
 d'en sortir, et tout reprend sa place  
 C'est une naissance, après une mise bas, un «  
 accouchement » douloureux dont nul ne sait ce  
 qu'il en adviendra...  
 Rideau

### **Second tableau**

#### *Création*

On rajoute au décor une sorte de divan et sur la  
 table du récitant, une machine à écrire, un  
 télécopieur ainsi qu'un vieux téléphone en  
 bakélite.  
 Les mêmes. Lui ne cesse d'aller et venir sur le  
 plateau en proie à une vive agitation  
 Le récitant a repris sa place sur la chaise et  
 s'écrie comme s'il vivait les tourments de «  
 Lui »  
 Et maintenant, que va-t-il faire de cette chose ?  
 Il peut regarder à l'intérieur de lui  
 Il la regarde curieusement comme un élément  
 étranger à lui et pourtant pris à partir de lui et  
 englobé à nouveau  
 Tout est sombre, noir  
 Il ne sait pas que cela s'appelle la nuit,  
 l'obscurité  
 Il ne sait pas grand-chose d'ailleurs  
 En fait, il ne sait rien  
 Ni qui il est, ni d'où il vient, ni à quoi il sert  
 Parce que nul ne peut le guider, l'instruire  
 Il devrait avoir tout en lui

Il n'y avait rien avant lui  
 Où donc trouverait-il de l'aide, des  
 explications, des réponses à ses questions  
 angoissantes ?  
 Cela l'ennuie  
 Alors, par jeu puéril, comme pour conjurer  
 l'inquiétude qui enfle en lui, il claque des  
 doigts et dit :  
 « Que la lumière soit, et la lumière fut »

Et Tout, — c'est-à-dire rien — s'éclaira  
 Il rit comme le ferait un enfant ébahi par un  
 tour de magie  
 Il s'assied satisfait sur le divan et semble  
 content de lui  
 C'est mieux, se dit-il, mais c'est affreusement  
 vide  
 Un autre claquement de doigts  
 « Et il fit le ciel et la terre et les mers et la  
 végétation »,  
 Comme le diront et l'écriront plus tard, bien  
 plus tard, ses « créatures ».  
 Pourtant, une drôle de petite voix résonne en  
 lui  
 « Et si tu te racontais des histoires ?  
 « Et si tu n'étais qu'un imposteur  
 « Un micro-organisme mutant ? »  
 Bah, si c'est vrai, les « créatures » ne le  
 sauront pas tout de suite, il leur faudrait  
 longtemps pour le découvrir  
 Alors, je peux bien dire que c'est moi tout seul  
 qui ai tout fait  
 Oui, en fait, maintenant, je me souviens, j'ai  
 sans doute abusé des feuilles de cette plante  
 qui poussait près de moi, donc elle était déjà là  
 et j'ai cru pourtant, non j'étais persuadé d'être  
 seul  
 Quand j'y ai goûté, j'ai senti un merveilleux  
 bien-être et j'ai perdu « conscience », après  
 avoir « déliré », me prenant pour le Créateur,  
 l'Unique, le Tout Puissant, celui que mes  
 créatures appelleront « dieu ».  
 Lui est à présent agité, il se lève, de plus en  
 plus agité, essoufflé, parcourant la scène,  
 toujours muet, mais mimant la scène  
 Je dirai que c'est bien moi, je me révélerai à  
 eux et ils me feront leur « dieu »  
 Et il n'y aura pas de contestation

Je ne le permettrai pas  
 Je dirai qu'avant moi, il n'y avait rien et que  
 j'ai tout créé, l'«Univers» dans lequel ils sont,  
 mais je les ai créés eux aussi.  
 Il se rend compte qu'il émet des sons à voix  
 haute, qu'il parle et compose des bruits qui  
 sont des mots et ces mots ont un sens, il va  
 donc s'en servir.  
 « Au commencement était le Verbe »...  
 De toute façon, ils ne pourront pas prouver que  
 je n'existe pas  
 Mais je vais avoir besoin de ces pantins pour  
 exister.  
 Je me sens tout bizarre  
 Oui, j'ai l'impression tout de même d'y être  
 pour quelque chose dans ce qui m'entoure  
 Je vais donc bien observer ce qui se passe et je  
 verrai comment agir.  
 « C'était le septième jour, il vit que cela était  
 bel et bon et il se reposa ».  
 Rideau

### Troisième tableau

*Cauchemar*  
 Lui est étendu sur le divan, il semble dormir du  
 « sommeil du juste », tranquille, mais cela ne  
 va pas durer  
 Le récitant reprend son texte qu'il dit plus qu'il  
 ne le lit  
 Il s'endort, épuisé  
 C'est la première fois qu'il ressent cela  
 Son sommeil est agité.  
 Il rêve  
 Au début, tout semble bien se passer  
 Il rêve qu'il s'ennuie et joue avec de la terre et  
 un liquide, de l'eau  
 Il finit par confectionner une sorte de petite  
 statuette avec une drôle de petite boule au  
 sommet  
 Il souffle sur la boule qu'il nomme « tête », et  
 invente le mot « roch » et crée ainsi un langage  
 qui deviendra dans la bouche des créatures,  
 l'hébreu et l'araméen  
 Soudain, l'étrange « chose » bouge, s'anime  
 Encore un coup de magie, se dit-il en riant aux  
 éclats  
 Et en tapant dans ses mains, comme le ferait un  
 enfant

Il se rend compte que c'est agréable de donner  
 un nom aux choses qui l'entourent pour les  
 différencier  
 Il est empli de plaisir, de satisfaction  
 Puis il confectionne d'autres statuettes et se  
 demande ce qu'elles vont faire.  
 Les statuettes semblent se multiplier toutes  
 seuls à présent  
 Comme c'est bizarre se dit-il  
 Mais, très rapidement, tout dérape et échappe à  
 son contrôle.  
 Ces misérables créatures, ces vers de terre sont  
 en train de se quereller, se rebeller, contester,  
 critiquer, agir par elles-mêmes... De quel droit  
 ?  
 Ce n'était pas prévu ainsi  
 Qu'est-ce que j'ai bien pu louper dans la «  
 recette » ?  
 Alors, dans une vision de kaléidoscope  
 infernal, apocalyptique, défilent les pages  
 agitées de ce qui sera appelé l'Histoire de  
 l'Humanité.  
 Un clip bref, au rythme endiablé est  
 brusquement projeté sur le fond du décor,  
 accompagné de la Chevauchée des Walkyries  
 de Richard Wagner. Des images fulgurantes de  
 massacres, tortures, viols, invasions, incendies,  
 destruction de villes entières, génocides sur  
 toute la planète, catastrophes naturelles, cris  
 d'enfants, de femmes, de vieillards... Le tout  
 est insoutenable et cesse brutalement pour  
 laisser le récitant dire son texte d'une voix  
 blanche et bouleversée  
 Cela commence par le premier meurtre entre  
 deux frères. Dès lors, comme un legs maudit,  
 les créatures ne vont pas cesser de s'entretuer.  
 Guerres de tribus rivales, guerres de clans,  
 Guerres de territoires,  
 Guerres de religions en son nom, bien sûr,  
 chacun revendiquant sa protection, sa  
 bénédiction accordée par des prélats de chaque  
 bord  
 Massacres, inquisition, tortures au cours  
 desquelles il semble que les créatures  
 possèdent une imagination illimitée.  
 Cette même imagination ne sert que rarement à  
 aider, voire aimer son « prochain », son « frère  
 » !

Le vol, le viol, la concupiscence, les conquêtes, les convoitises, les fausses promesses, les trahisons, les jalousies, les flammes de l'enfer, les tremblements de terre, les raz-de-marée, les tempêtes, les cyclones, les destructions et la mort semblent être la règle et la norme !

Partout, à toutes les époques

Même les petits de ces créatures sont atteints, massacrés

Enfin le comble, un peuple parmi d'autres organise de façon mécanique, systématique, obsessionnelle, rigoureuse, le massacre d'un autre peuple et de tous ceux qui osent se rebeller

Des camps pour les regrouper puis les exterminer sont construits

Là encore l'imagination des bourreaux est sans limites

Avec le concours de soi-disant sages, savants aussi pourris que leurs commanditaires

Et tout se passe encore une fois en partie en son nom !

Il se réveille soudain

Il transpire à grosses gouttes

Il tremble de fureur et d'effroi

Désespéré, haletant, il a envie de vomir

Ouf ! Ce n'est qu'un cauchemar !

Mais il n'en est pas convaincu

Et éprouve bien des difficultés à se défaire de ce mauvais rêve.

Et une pensée revient, lancinante

Ces horreurs ont été commises en son nom

Ils ont osé, les misérables

Et pourtant, se dit-il, dans ce cauchemar

Je leur avais envoyé un déluge

Mais ils ont trouvé le moyen pour peu d'entre eux

D'y survivre, grâce à ce crétin avec son bateau, son arche, comme il la nomme !

J'avais pourtant tout prévu... Mais non, c'était dans mon rêve !

Finalement, je n'aime pas ces fichues créatures.

Je regrette vraiment beaucoup de m'être amusé avec eux

Ils m'ennuient à présent

Comme on me prête des pouvoirs infinis, on va dire que je devais le prévoir

Gouverner, c'est prévoir, paraît-il !

Bah, ils ne m'amuse plus du tout

Mais... où est le rêve ? Où est la réalité ?

Je ne sais plus

Je vais mâcher quelques feuilles de cette plante extraordinaire

Je me sens si bien après...

Et il sombre à nouveau dans un sommeil lourd et calme.

Rideau

### **Quatrième tableau**

#### *Déception*

Lui est prostré sur le divan, il se secoue, comme pour chasser ces images atroces, mais elles sont là dans sa mémoire et le torturent

En se réveillant, il se souvient parfaitement de cet affreux cauchemar et en frémit encore.

Ce qui l'a profondément remué, c'était la souffrance des petits issus de ces créatures irresponsables, orgueilleuses, égoïstes, querelleuses, sans aucun égard ou respect pour leurs semblables.

Ah quelle erreur d'avoir un instant cru qu'elles seraient reconnaissantes.

Reconnaissance, tu parles et il pense au dicton paraît-il populaire désormais

« Donne des fleurs à Martin, il te les rendra en crottin »

Il ressent quelque chose de totalement nouveau

D'étrange, à la fois dur et même agréable

Il sent que quelque chose coule de ses yeux et se sent vide, inutile, désespéré, triste

Il pleure sur son œuvre ratée...

Il est recroquevillé sur le divan qui orne la scène, la tête dans les mains, sanglotant

Soudain, de chaque côté de la scène descendent en deux files de 5, des figurants se dirigeant vers les spectateurs, portant de longues robes semblables à des soutanes, tête couverte d'une capuche, portant des paniers (comme ceux que l'on utilise pour les quêtes) contenant des mouchoirs en papier et psalmodiant « Des mouchoirs, qui veut des mouchoirs pour communier avec « Lui » et son infinie douleur ? Demandez nos mouchoirs

jetables et hygiéniques offerts par les laboratoires Stone, prenez, c'est gratuit »  
On entend en sourdine l'étude n° 3 pour piano  
« Tristesse » de Frédéric Chopin.  
Rideau

### **Cinquième tableau**

#### *Dépression*

Marche funèbre de Saint-Saëns en sourdine  
Il n'a envie de rien  
Tout ce travail pour rien  
Rien ne sert donc à rien ?  
Il n'a même pas envie de se nourrir, de se désaltérer  
De se distraire  
Un vide profond l'habite  
Par quoi pourra-t-il le combler  
Y parviendra-t-il seulement ?  
Il paraît qu'on loue son nom et son œuvre dans des lieux dits de prières construits à grand frais  
Alors que tant de nécessiteux meurent de faim, de froid et de maladie  
Ces pauvres sont exploités par des êtres cupides se prétendant ses intermédiaires qui maintiennent ces malheureux dans l'ignorance  
Alors qu'on lui fait des offrandes  
Qu'on y prononce des vœux dits sacrés  
Alors qu'on ne cesse de le bafouer...  
Qui croire ? Que croire ?  
Ils ne sont pas fiables, ces misérables  
Rappelez-vous du Veau d'or, du rocher  
Pendant la traversée du désert  
Rappelez-vous de Sodome et Gomorrhe  
Il se dit :  
Ils sont pires que moi qui leur ai envoyé des calamités, le déluge et toutes les catastrophes possibles et imaginables pour les punir de leurs trahisons  
Pourtant il doit bien y en avoir quelques-uns qui sortent du lot  
Et je ne les avais trouvés quand j'ai détruit ces deux cités maudites  
Mais est-ce moi ou suis-je en train de délirer ?  
Et moi qui croyais les avoir fabriqués à mon image  
Je ne dois pas être irréprochable  
Il a des sueurs froides et vacille avant de retomber sur le divan qu'il avait quitté

Mais alors, ils me ressemblent  
Ils me servent de miroir  
C'est atroce, c'est abominable  
C'est sans doute pour cela que je suis si triste  
Un révélateur  
Voilà ce qu'ils sont  
Alors que je croyais leur apporter la lumière en me révélant à eux, je leur donne le chaos, la guerre, les famines, les tortures, la mort  
Quelle sinistre comédie !  
De plus, j'ai la sensation d'être le dindon de la farce  
La première victime de mon jeu stupide  
Au fond, je suis un irresponsable  
Ils peuvent donc m'imiter  
Ces champions de la fuite, de l'irresponsabilité  
De la couardise  
Ils sont comme moi  
C'est ma faute, ma très grande faute !  
Si je ne fais pas un effort sur moi-même  
Je vais sombrer et je leur ressemblerai encore plus  
Je dois réagir, il le faut, c'est VITAL  
Pour moi, pour eux, pour tous !  
Rideau

### **Sixième tableau**

#### *Abandon*

Même décor, mêmes personnages, mais cette fois Lui va parler d'une voix forte, assurée, tandis que le récitant se tait et fait mine de taper un texte à la machine (si possible type Remington), on en entend sourdement le cliquetis et la sonnerie du chariot aux changements de ligne...  
Lui  
Il est agité et arpente la scène, contrastant avec le récitant figé sur sa chaise et absorbé par sa machine  
C'est dit, je les quitte  
Oui, vous m'avez bien compris,  
Vous tous qui m'écoutez là, dans cette salle,  
Il s'adresse au public  
Je les quitte  
Non, je ne suis pas fou  
Je suis décidé  
Voilà tout  
Je les abandonne à leur triste sort  
Je suis décidé après tout ce temps

Ils l'ont bien cherché  
 En se moquant de mes consignes  
 Donc de moi  
 En bravant mes ordres, en méprisant mes  
 intérêts  
 Comme si je n'étais qu'un vulgaire comparse  
 Qu'on peut railler  
 Qu'on jette après usage  
 Ils ont beau faire les singes dans ce qu'ils  
 appellent  
 Eglises, synagogues, temples, pagodes...  
 Glorifier mon nom  
 Par des prières, des chants, des offrandes,  
 De la musique qu'ils appellent sacrée  
 De beaux tableaux  
 Ils sont menteurs, tricheurs, parjures,  
 blasphémateurs  
 Mais ils vont le payer  
 Ils n'auront plus grâce à mes yeux  
 Je les ai pourtant avertis si souvent  
 Je ne les prends pas en traître  
 Qu'ils se débrouillent  
 Je vais enfin vivre ma vie

Et, curieusement, il se met à danser, sauter en  
 l'air tourner sur lui-même jusqu'au vertige  
 en éclatant de rire.  
 Le récitant n'a pas bougé et continue sa frappe  
 méthodique sur son antique engin...  
 Quelques mesures de l'Hymne à la joie de  
 Beethoven retentissent  
 Rideau

### **Septième tableau**

*Silence*

A nouveau, un clip (très rapide dans la  
 succession des plans) est projeté sur le fond de  
 la scène. Cette fois cela commence par un trou  
 noir dans l'éther, puis la planète se met à  
 tourner à toute vitesse, on aperçoit une créature  
 tuer son frère et laisser aux autres la  
 malédiction du premier meurtre, le legs de  
 Caïn. Puis viennent le Déluge, l'Arche de Noé,  
 Moïse et les Tables de la Loi, le Veau d'or, la  
 Terre promise, les Marchands du Temple, les  
 arènes romaines, les lions et les victimes, les  
 crucifixions, les Croisades, l'Inquisition,  
 Torquemada, la Saint Barthélémy, l'image du

Juif errant, des cathédrales, des temples, des  
 synagogues incendiées, des pagodes, des  
 canons, le génocide arménien, des camps de  
 prisonniers, le Vélodrome d'Hiver, des rafles,  
 des camps de la mort, le visage des enfants  
 déportés, le clip cesse brutalement, se fige sur  
 une image terrible, l'enfant mains en l'air alors  
 que les nazis investissent le ghetto de  
 Varsovie, puis sur le champignon atomique...  
 Un silence lourd s'installe pendant presque une  
 minute, puis on entend la litanie des noms des  
 camps de la mort psalmodiée  
 Le récitant apparaît dès la fin du clip, pâle,  
 défait, il demeure debout sur le devant de la  
 scène  
 On ne sait pas où Il est, il a disparu, il ne dit  
 rien  
 Que vont-ils devenir ?  
 Oh ce silence  
 Mais pourquoi, pourquoi ?  
 Même s'ils sont menteurs, tricheurs, voleurs,  
 Méritaient-ils ce sort terrible ?  
 Je le croyais magnanime, miséricordieux  
 Non, il n'est que colère, vengeance  
 Il n'a pas entendu les cris des enfants, des  
 innocents  
 Brûlés, torturés, massacrés, humiliés, niés,  
 réduits en cendres  
 « dieu » ne peut être cela  
 Ou bien il n'existe pas ou alors il est mort  
 comme l'a écrit un philosophe nommé  
 Nietzsche...  
 On entend des cloches sonnant le glas  
 Rideau

### **Huitième tableau**

*Epilogue*

Lui est seul, le récitant n'est plus là, le décor a  
 changé, on aperçoit au fond du plateau un  
 immense poster figurant l'Univers avec ses  
 galaxies, ses étoiles, ses mondes innombrables.  
 Lui est assis sur le divan, calme, décidé,  
 détendu...  
 Il parle  
 Le monde, l'univers est si vaste que je vais me  
 détourner de ces créatures si décevantes  
 Ces menteurs, tricheurs, voleurs, tueurs...  
 Je vais m'intéresser à d'autres galaxies  
 Et alors... peut-être connaîtrai-je le bonheur,



Le repos...  
 Un doute surgit en lui  
 Mais si tout recommence ?  
 Non, pas deux fois de suite  
 Je vais m'appliquer cette fois  
 Prendre toutes mes précautions  
 Ils seront tous pareils sans liberté, sans  
 autonomie  
 De parfaites marionnettes  
 Obéissant au doigt et à l'œil  
 Allons, pas de défaitisme, il y a encore l'espoir  
 !  
 Quant aux autres  
 Ils savent bien s'entretenir sans mon concours  
 et j'en serai débarrassé,  
 Ils ont inventé de quoi faire sauter la planète, le  
 monde peut-être  
 Je ne peux quand même pas leur faire deux  
 fois « le coup du Déluge », d'autant que je ne  
 suis même pas sûr d'y être pour quelque  
 chose...  
 Je sais bien que les éléments se déchaînent tous  
 seuls.  
 Lui prononce une seule et dernière phrase  
 d'une voix enjouée et presque enfantine  
 « En route pour de nouvelles aventures »  
 Tandis qu'éclatent à nouveau quelques  
 mesures de la symphonie du Nouveau-Monde  
 Rideau

- Fin de la pièce -

Hanania Alain AMAR (Lyon)

### **Du même auteur aux Editions L'Harmattan**

*Une jeunesse juive au Maroc*, 2001.  
*Inquiétante étrangeté*, 2003.  
*Fantasmagorie*, 2004  
*Racisme. Ténèbres des consciences*, en  
 collaboration avec Thierry FERAL, 2005.  
*Mémoires d'un psychiatre (dé)rangé*, 2006.  
*L'odeur de l'argent*, Postface du livre de Thierry  
 Feral, *Suisse et nazisme*, 2006.  
*Le livre inachevé*, 2007.  
*Penser le nazisme*, avec Thierry FERAL et  
 collaborateurs, 2007.  
*Les savants fous, Au-delà de l'Allemagne nazie*,  
 Préface de Thierry FERAL, 2007.

*De Don Quichotte à Don Juan ou la quête de  
 l'absolu*  
*Essai et fantaisie dramatique en quatre actes*, 2007.  
*Du mysticisme au délire mystique suivi de Le  
 rendez-vous manqué*  
*Essai et fantaisie dramatique en quatre actes*, 2008.  
*Thierry Feral, un germaniste militant*, commentaire  
 à propos de son livre : *Contre la vie mutilée*, 2008.  
*Otto Gross et Wilhelm Reich*, Essai contre la  
 castration de la pensée, 2008.  
*Réminiscences*, Récits et nouvelles, 2009.  
*Le statut personnel des Juifs au Maroc : droit et  
 pouvoir* Suivi de *Conseil de famille*, 2009.  
*Effusions du cœur d'un psychiatre ami du genre  
 humain*, Récits et nouvelles, 2010.  
*Fêlures*, Récits, 2011.  
*Arthur Koestler, la rage antitotalitaire*, Essai, 2011.  
*Shalom, Salam*, Conversations sur le Maroc entre  
 deux amis médecins, 2011.  
*Violences et passions dans l'œuvre de William  
 Faulkner, John Steinbeck et Tennessee Williams*  
 Essai, 2012.  
*Au hasard des jours*, Récits, 2013

### **Autres parutions**

*Nikos Kazantzaki, un homme d'honneur*, essai, 15  
 janvier 2013, e-book, in Amazon.com,  
 lien : <http://www.amazon.com/dp/B00B14RL9M>  
*Le grand débat* (Freud Koestler), fantaisie  
 dramatique, 2013, e-book, [www.amazon.com](http://www.amazon.com)  
*Chroniques de la folie contemporaine, Fantaisie  
 dramatique*, 2013, e-book, [www.amazon.com](http://www.amazon.com)  
*Balades poétiques, fugues et continuo* Recueil de  
 poèmes, 2013, e-book [www.amazon.fr](http://www.amazon.fr)  
*Chaim Potok*, entre profane et sacré, Essai, 2014,  
 e-book, [www.amazon.com](http://www.amazon.com)  
*L'intolérable pesanteur de la douleur morale* Essai  
 et récits, 2014, e-book, [www.amazon.com](http://www.amazon.com)  
*Billets d'humeur d'un psychiatre en colère*  
 Témoignage, 2014, e-book, [www.amazon.com](http://www.amazon.com)  
*Xenophobia* Théâtre, pièce en IX tableaux, 2014, e-  
 book, [www.amazon.com](http://www.amazon.com)  
*Les aventuriers de la pensée perdue* 2014, e-book  
[www.amazon.com](http://www.amazon.com)  
*Mes lectures d'Alexandre Dumas* 2015, e-book  
[www.amazon.com](http://www.amazon.com)

## ***Après des années de galère, un projet grandiose à l'horizon 2020 : la ligne TGV- TAV Nice-Torino***

De source bien informée, nous avons appris récemment que les élus régionaux français et italiens, autrement dit de PACA et du Piémont, avaient décidé de prendre le taureau par les cornes et de demander des études préliminaires pour la réalisation d'une ligne à grande vitesse entre Nice et Turin. Le Train des Merveilles gardera bien sûr sa vocation touristique locale, mais pour ne pas être en reste vis-à-vis de la liaison Lyon-Turin, les élus veulent favoriser la circulation à grande vitesse entre la capitale azurée et celle du Piémont, de manière à rétablir la dynamique économique qui fut celle du regretté Royaume de Piémont-Sardaigne. Avec ce projet audacieux, aucun risque de dérive contestataire à propos d'un tunnel ruineux qui traverserait et fragiliserait la montagne : le train circulera sur des ponts et des viaducs élancés construits dans un tout nouveau matériau à base de caoutchouc dur et de résines synthétiques, résistant aux températures caniculaires comme au gel. La nouveauté sera sa flexibilité, basée sur le principe du « Chêne et du Roseau » de Monsieur Jean de La Fontaine : « Je plie, et ne

## ***Histoire de Jude***

Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu parles et tu n'as plus de voix. Où c'est, chez toi ? – « La chambre la plus aérée de New York. » – Et ta femme ? – « Fatiguée, si fatiguée. » – Et ta mère ? – Elle est morte. – Et ton père ? – Ne sait que dire. – Et ta musique ? – Ça va, j'en écris. Elle est faite avec des notes et des événements.

Qu'ils crèvent, les artistes, avec leurs sentiments. Le monde est fait pour être regardé. Nous sommes pleins de vanité, les boyaux de notre cerveau sont trop entortillés. Nous jetons des cris sur le pavé, comme Goethe au jeune Wolff, le poète, disait qu'il ne

romps pas ». Les passagers ressentiront simplement quelques mouvements de balancier qui ne devraient engendrer ni craintes ni nausées. Notre illustration, une photo de José Banaudo aimablement mise à la disposition du Bureau d'études *Aprile* à Turin, permettra à nos lecteurs de voir comment se présentera le site de Tende après la construction de la nouvelle ligne.



Les principes du développement durable et de la valorisation du patrimoine résiduel inspireront tout le chantier, puisque la voie sera solidement arrimée par un câblage à l'aiguille de pierre restante de feu le château de Tende, autrefois propriété de la famille Lascaris. Souhaitons le succès à cette initiative courageuse et déterminée due à la grande sagesse de nos élus de part et d'autre des Alpes !

le fallait pas. Ne viens pas, sale jus de l'émotion, te répandre entre le paysage et moi.

*Ist was es ist*, c'est le credo de l'objectiviste. S'il est poète, il doit faire sien le monde. Le monde, c'est trop dire. C'est le morceau tombé par hasard ou non dans son champ de vision. Relater suffit. Sur ta pensée, ta petite personne, pas la peine de t'étendre. En clair, une certaine réserve est de mise quant à ce qu'il est convenu d'appeler l'expression de soi.

Mais si j'écris : un homme est un homme. Il porte un chapeau. Il pleut. Il fait froid... ce style délavé, pour autant que la traduction nous en rend le décalque, épouse bien les

silhouettes, certaines silhouettes, croisées dans Manhattan. Mais si j'écris : un homme est un homme, et c'est moi, dans la perspective objectiviste, je n'aurai pas forcément la ressource, ou le talent, de m'affranchir des sentiments que cette image m'inspire. Est-il un sujet, celui que j'habite, sous prétexte que je l'installe au milieu de ma phrase ? Quel sot projet que de se peindre. Et pourtant le désir de se dire et de se raconter. Et sans doute le désir de mettre par écrit et le monde et soi-même.



Du *Musicien*, « roman » de Reznikoff, Charles (1894-1976), on sait qu'il est la trace posthume d'une vie d'artiste. La sienne, si le geste autobiographique n'avait été contrarié. C'est pourquoi ce poète épris d'expression claire et concise dut cliver son image lorsqu'il s'aventura dans le dédale de son être. L'auteur faisant, par deux personnages distincts, prendre en charge ce qu'il juge être le chiffre de son destin. Ici l'on voit combien peut se montrer retorse l'entreprise littéraire. L'un, le narrateur, endosse la première personne du singulier. Soit-disant représentant de commerce, il nous est montré dans les creux que lui ménagent les obligations d'un gagne-pain sans tourment. Son rôle est de d'être l'instance au moyen de laquelle s'exprimera le point de vue. N'oublions pas, en effet, le dispositif « objectiviste » adopté par ce courant de la poésie américaine : il y a l'œil, le regard, et il y a le regardé. Dans l'intrigue romanesque, un personnage appelé Jude Dalsimer, identité équivoque où se mâtine la mélodie d'un soupçon de judéité, incarne la figure de

l'artiste, à sa juste place parmi les balayures des rues.

Qu'elle est vaine, inutile, cette vie qui s'épuise dans la composition de quelques morceaux de musique. Amertume, indigence, indifférence d'autrui, voilà ton salaire, Paillasse. Ton ami, s'il t'écoute, c'est par compassion, par bienveillance, et quand tu joues n'attend que la fin de son supplice quand tu cesses. Ainsi donc se conclut le « pacte autobiographique » où l'auteur fait de sa vie la proie de l'écriture seconde « qu'il avait d'abord élaborée "pour dire le monde" ».

L'art, musique, poésie, qui s'y voue perd son temps. Qui suit sa vocation perd sa vie. Courage ou niaiserie d'ouïr déjà le bla-bla de la postérité. Sur soi-même, il est fondé de s'illusionner pour mieux se ressembler. Croyance allant de pair avec cette « étrange lueur dans l'œil », le regard absent de l'homme possédé par son idée fixe. A cet homme, on n'a plus rien à dire, on passe prudemment son chemin.

« Allons nous promener, je ne me lasse pas de New York. » Es-tu chrétien, connais-tu cette vignette appliquée « avec astuce » en certains lieux du métro ? « Achetez chrétien ! Sauvez l'Amérique des boutiquiers juifs ! » Si tu ne l'es pas, ne fais pas de commentaires. Et ce gamin de quinze ou seize ans, « comment fait-il pour flâner si paisiblement ? ». Tais-toi, n'oublie pas, tu ne commentes pas. Ayant pour éthique de témoigner de ce qu'en tout lieu tes yeux ont vu. Et s'il y a de ces mots qu'on prononce avec une certaine réticence, ils ne le sont du moins pas plus haut que les autres : Amérique, liberté, mon cher pays, pogrom, camp de concentration, Palestine...

N'est-ce pas, il serait incomplet, cet autoportrait, s'il y manquait l'image des Juifs d'Amérique, y compris celle de ce « boutiquier » qui « sourit d'un sourire plein de bienveillance et de bonheur », figure effacée de leur champ de vision par un couple de Gentils. Cette anecdote étant suivie de celle où c'est un

chien qui se risque à braver le désamour d'autrui. Jude le voit venir vers lui. L'aspect de l'animal est déplaisant. Et s'il allait me mordre, ce bâtard ? Avec, en filigrane, cette suggestion : ce que le chien est à l'homme, le Juif l'est au chrétien. Oui, mais le chien, c'est la « morale » de l'histoire, s'enfuit sans goûter la paire de hamburgers que sa dévotion finit par lui valoir. Mais pourquoi (ce pourquoi-là sera répété) ? Le chien, en tout cas, ne le dit pas. On suppose qu'un jour il avait dû manger de la viande empoisonnée, ce qui jette une ombre évidemment sur l'affection du chien et sur celle du Juif.

« Je vais écrire une chanson », dit Jude, « et je l'appellerai "Jours de malheur". »

Jude, son apparence deux ans plus tard se passe aussi de commentaires : son col froissé, ses vêtements fripés, le bas des pantalons élimé, ses guêtres déchirées. Si tu te passes la main sur le visage, tu n'en verras pas l'envers au creux de ta paume. Jude, c'est bien toi, ce clochard usé et ta musique est le produit de ton délire, quelque chose d'inquiétant, d'absurde et d'inutile. On l'a ramassé « errant dans Central Park ». Il est mort à l'asile d'une pneumonie.

Connais-tu ce tableau de Chagall ? C'est celui d'un Juif bien vivant vert comme un cadavre. Mais le verre est fendu. Un livre devant l'homme, la Torah derrière, au bas d'une tenture verte comme lui, et le mot *hai*, qui signifie, « je crois », la vie. C'est un mot hébreu. La fêlure passe dessus.

Gérard WEIL (Nanterre)

## Bibliographie

*Le Musicien* (traduit de l'américain par Emmanuel Hocquard et Claude Richard), Charles Reznikoff, éditions P.O.L.

*Témoignage, les Etats-Unis (1885-1915)*, récitatif traduit de l'américain par Marc Cholodenko, Charles Reznikoff, éditions P.O.L.

*Sur les rives de Manhattan* (traduit de l'américain par Eva Antonnikov), Charles Reznikoff, éditions Héros Limite.

*Holocauste* (traduit de l'américain par Auxeméry), Charles Reznikoff, Prétexte Editeur.

*Charles Reznikoff, une poétique du témoignage*, Fiona McMahon, éditions L'Harmattan.

*L'Ours blanc*, « Charles Reznikoff, d'abord il y a la nécessité », éditions Héros Limite.

## [Communiqué]

### *Les Oubliés de l'Histoire 2015* *9<sup>ème</sup> Semaine de la Mémoire et de la Transmission.*

#### Quelle est l'origine de l'association Les Oubliés de l'Histoire ?

Les Oubliés de l'Histoire est composé de la réunion de plusieurs associations : l'Autre Cercle <sup>6</sup>qui est une structure de défense des intérêts des identités homosexuelles, Ras l'Front qui est une association créée au début des années 90 contre l'accroissement de l'influence des idées racistes du Front National, le Cercle Menachem-Taffel créé en 1997 à l'occasion du congrès du Front National à Strasbourg et qui était destiné à marquer l'affirmation de l'universalité de l'exercice de la médecine versus l'hygiénisme et la ségrégation en médecine et Aube association d'usagers de la psychiatrie.

La décision d'unir ces associations aux intérêts convergents s'est fondé sur la volonté des membres de chacune d'entre elles d'affirmer le vœu de représenter (et d'en rappeler la mémoire) de tous les groupes stigmatisés par le système totalitaire nazi.

Très longtemps les commémorations officielles marquant la victoire sur le nazisme, le 11 novembre et le 8 mai notamment, étaient l'occasion d'un discours très général et très consensuel qui dénonçait le racisme de manière globale, mais qui n'avait jamais donné aucune place à la reconnaissance de la souffrance de chaque groupe et notamment les

---

<sup>6</sup> L'Autre Cercle s'est retiré de l'association, chemin faisant, pour se consacrer à d'autres priorités.

tziganes et encore moins les malades mentaux stigmatisés dès 1933-1934, les homosexuels, les témoins de Jéhovah.

Et de ce fait, il manquait les maillons chronologiques de la montée du nazisme qui permettraient aux jeunes d'en mieux saisir la logique totalitaire parce que progressive.

Selon nous la posture idéologique officielle ne permettait pas de comprendre l'absolue nécessité de s'opposer à la première stigmatisation au risque de voir toutes les autres se suivre en cascade !

L'association Ras le Front manifestait au milieu des années 90, le 11 novembre et le 8 mai, sous la direction de Véronique Dutriez en arborant les triangles que les nazis imposaient à leurs victimes.

Il y a eu ensuite l'action spectaculaire pour interrompre une messe à la Cathédrale de Strasbourg (1996), à laquelle Act Up et Ras le Front avaient participé.

Et puis, petit à Strasbourg le travail de fond pour la reconnaissance de la déportation des homosexuels s'est imposé avec notamment le soutien et la référence au livre de Pierre SEEL originaire de Mulhouse : « Moi Pierre SEEL, déporté homosexuel »(1994).

Comment se sont faites votre rencontre et votre décision de travailler ensemble sur ce projet ?

Les militants de chaque association se croisaient régulièrement dans les champs civique et politique en étant particulièrement attachés à l'expression de leur indépendance, soucieux de ne pas revendiquer d'adhésion à un parti politique.

Nous sommes tous des militants de la défense des Droits de l'Homme.

Nous sommes tous convaincus du poids que constitue le contre-pouvoir de l'expression politique des citoyens.

Depuis quand l'association existe-t-elle formellement ?

2006.

Nous organisons cette année notre 9<sup>ème</sup> semaine d'information et de formation sur l'histoire et la mémoire. Nous sommes attachés avant tout au « **devoir de connaissance** » qui prime dans nos esprits et nos actes sur « le devoir de mémoire » dont nous avons subi pendant très longtemps les effets d'une forme d'ostracisme et de discrimination.

Avez-vous rencontrés des difficultés auprès des autorités ?

Pas en tant qu'association des Oubliés de l'Histoire au contraire, elle nous a permis en représentant toutes les sensibilités, mais en n'en faisant surnager aucune, d'avoir de très bonnes relations avec la Mairie de Strasbourg, le Département et la Région.

C'est la qualité de nos propositions de conférences et notre détermination **sans financement, mais pas sans soutien**, qui nous a permis de nous imposer sur la place de Strasbourg.

**Nous sommes particulièrement fiers aujourd'hui de l'organisation en collaboration avec le Mémorial du Struthof d'une visite guidée dans la vallée de la Bruche où se situent les camps de Schirmeck et du Struthof ; visite «en creux» qui insiste sur les parties de l'histoire et les lieux historiques qui ont été oubliées parfois volontairement.**

Par exemple il n'existe aucune signalétique qui pourrait guider le visiteur vers le camp de Schirmeck qui a été le camp de redressement des réfractaires alsaciens !

S'agissant des relations avec la Préfecture, celle-ci nous a toujours renvoyés vers les Fédérations des Déportés.

Avez-vous rencontré des difficultés auprès des associations de Déportés ?

Incontestablement ce sont celles qui se sont montrées le plus réticentes et méfiantes dans le milieu des années 90, allant jusqu'à exprimer un racisme et une homophobie ouvertes et niant la déportation des homosexuels ou en en faisant une affaire strictement allemande comme si le nazisme n'était pas une leçon politique universelle.

A ce moment-là s'est affichée très radicalement l'expression d'un rapport de force sur la question de savoir qui devait incarner la mémoire et selon quelles priorités.

Force est de constater qu'il y avait des déportations « nobles » celles des juifs et celle des résistants : les autres étant réduites à un rang mineur.

C'est cela que nous avons voulu interroger pour le transformer.

Si oui, de quel ordre et si oui ont-elles été résolues et comment ?

Il me semble clair que c'est à force de persévérance et de travail que nous avons pu imposer la prise de conscience, qu'au-delà du judéocide avaient bien existé d'autres formes de stigmatisation exercées par les nazis et qui chronologiquement l'avaient précédé.

**J'ai pu personnellement exprimer ces positions historiques dans différents articles et j'insiste régulièrement sur le fait que les premières victimes des nazis, les sourds-muets, ont été les allemands eux-mêmes et ce dès 1934 sous le contrôle des psychiatres et des anthropologues.**

Aujourd'hui je compare volontiers les sourds-muets de 34 en Allemagne, dont on peut se demander comment ils ont pu témoigner des effets morbides de la stérilisation, avec les enfants d'étrangers en situation irrégulière en France, qui ne maîtrisent pas encore la langue.

Nous nous rendons compte aujourd'hui, notamment dans le cadre de la célébration du Yom Hashoah (dont **le Cercle Taffel a été proprement exclu il y a deux ans**) que les réticences du côté d'une partie des communautés juives sont toujours très vives car elles craignent la minimisation du judéocide et d'une certaine manière une forme de « révisionnisme par relativisation ».

On se rend compte aussi que la question du lien qui est fait parfois par elles entre la célébration du judéocide et la soumission à la politique de l'état d'Israël crée une confusion préjudiciable pour le travail de mémoire.

Il faut dire aussi que l'absence de conscience de l'occident quant aux ressorts idéologiques ayant présidé à la création de l'état d'Israël, sont encore problématiques.

Je me demande toujours comment les allemands-juifs, qui étaient plus allemands que juifs, n'ont pas pu revenir sur leur terre d'origine après la guerre et je suis convaincu que les matrices du nazisme et celle de Vichy sont toujours à l'œuvre aujourd'hui et que l'antisémitisme, même s'il est masqué (je ne parle pas de l'antisémitisme affiché de l'extrême droite), reste encore minoritaire mais vivace, à droite comme à gauche, dans les partis démocratiques.

Il y a toujours une Avenue Leriche à Strasbourg alors que cet homme, éminent chirurgien, a été le premier président du Conseil Supérieur de l'Ordre des Médecins de 1940 à 1942 ! Excusez du peu.

Comment expliquez-vous que les malades mentaux fassent encore l'objet du silence dans la mémoire collective de l'holocauste ?

Eh bien je pense que c'est lié au fait qu'ils sont toujours stigmatisés aujourd'hui et toujours méprisés et que ce que nous enseignait Michel Foucault dans l'Histoire de la Folie concernant la punition divine frappant les maladies vénériennes et les maladies de l'esprit, est toujours à l'œuvre aujourd'hui et que la plupart des gens restent convaincus que ces maladies sont des maladies honteuses frappées d'un jugement moral.

**Là encore la victoire supposée sur le nazisme ne nous a pas enseigné grand-chose.**

Quelles activités Les Oubliés de l'Histoire organisent-ils régulièrement ?

Nos activités se concentrent spécifiquement sur la semaine qui précède le dernier dimanche d'avril où l'on commémore la libération des camps.

Au passage, cette date est distinguée du 27 janvier qui est spécifiquement la libération d'Auschwitz.

Nous organisons donc à ce moment-là des rencontres publiques destinées aux strasbourgeois, des projections, des débats, des visites comme je disais, autour de tous les thèmes possibles marquant cette période.

Signalons que les Témoins de Jéhovah restent réticents à se joindre à nous quand ils n'organisent pas eux-mêmes les célébrations.

Nous commémorons aussi les persécutions des homosexuels et malades mentaux sachant que nous sommes hélas bien placés en Alsace pour avoir été en 43 témoins d'expérimentations sur l'homme au Struthof ainsi que par l'application du programme T4 un peu plus tardivement qu'en Allemagne, début 44 ici.

Pourquoi une telle association était nécessaire aujourd'hui ?

Nécessaire n'est peut-être pas tout à fait le mot approprié, mais en tout cas elle est très utile car elle permet pour chacune des associations qui compose les Oubliés de l'Histoire de s'appliquer à défendre le principe de l'universalité des Droits de l'Homme et du principe que dès lors que l'on porte atteinte à l'un d'entre eux, que dès lors que l'on touche à une minorité, toutes les autres vont être progressivement menacées.

Je crois que c'est le Pasteur Martin Niemöller qui nous rappelle cette évidence et cette

cascade et qu'au moment où il est arrêté, parce qu'il n'a pas réagi jusque-là il n'y a plus personne pour le défendre.

### Qu'apporte-t-elle qui soit unique en terme de Droits de l'Homme ?

Je crois qu'elle permet de défendre en même temps et sur le même front des causes qui sont défendues habituellement de manière communautariste.

On retrouve souvent les tziganes de leur côté, les usagers de la psychiatrie bien seuls, isolés et encore stigmatisés et les communautés homosexuelles très actives parfois virulentes, elles aussi communautarisées, alors que là en dehors des Témoins de Jéhovah qui restent inaccessibles, nous sommes parvenus à revendiquer le fait « d'être tous des malades mentaux allemands ou d'être tous des tziganes, des homosexuels, pédés ou gouines ».

Nous avons réussi à faire intégrer que toutes ces stigmatisations que les nazis ont imposées à leur victimes sont devenues des parts de notre identité collective aujourd'hui.

Nous sommes même partie prenante des cérémonies officielles !

### Comment peut-on la placer dans le mouvement des usagers ?

Cette association, par son indépendance idéologique sert l'expression du contre-pouvoir des usagers et donc traduit une part de l'expression de nos droits et de nos devoirs par « ce devoir de connaissance » qui dépasse « le devoir de mémoire » et qui nous met dans la position de transmettre les mécanismes, les ressorts du nazisme et de faire de nous qui n'avons pas connu directement cette période, des passeurs vers les générations futures au moment où tous les témoins directs de l'époque disparaissent.

### Comment voyez-vous le futur pour les Oubliés de l'Histoire ?

Le futur c'est de pouvoir trouver des relais chez les membres des nouvelles générations qui considèrent que nos combats ne sont pas trop anachroniques mais portent en eux une modernité qui peut leur servir dans l'accomplissement de leur devoir civique

Georges-Yoram FEDERMANN (Strasbourg)

## *Tutelles, Dérives*

Le vieux monsieur de plus de 85 ans résidait à présent dans une maison de retraite. Je l'appellerai Simon, un nom d'emprunt.

C'est dans cet établissement relativement bien tenu et propre que sa famille, en fait, son frère, l'avait « placé », au départ contre son gré, mais Simon avait fini par s'habituer au personnel, aux locaux et au rythme de vie ralenti.

Ce séjour contraint faisait suite à une démarche « familiale » destinée à le protéger d'un « abus de confiance », comme le prévoyaient les textes de loi.

Simon avait fort mal « digéré » cette ingérence de son frère, le benjamin de la fratrie qui jouait les protecteurs et les censeurs.

Aujourd'hui était un jour important, il devait recevoir la visite d'un psychiatre « expert » qu'il avait choisi sur une liste établie par le procureur de la République.

Ah ! Il les connaissait bien, ces « experts », ces juges aussi. Il conservait en particulier un souvenir très désagréable du dernier magistrat qui l'avait convoqué pour lui signifier qu'elle prolongeait la mesure de protection qui pesait sur lui, une curatelle renforcée qui, à part quelques détails de procédure, équivalait à une tutelle, la pire des contraintes.

« La » juge, une « bonne femme » sèche, hautaine, cassante, castratrice, ne lui avait pas laissé la parole, ou si peu, et avait prononcé son verdict apparemment sans appel, 15 ans, une véritable réclusion criminelle. Son seul recours, écrire au procureur de la République et demander une expertise psychiatrique, et tant pis si cela allait lui coûter un peu d'argent, puisque c'était à sa demande qu'elle aurait lieu.

« La » juge avait été odieuse et ne voulait rien entendre en dehors du rapport de l'association tutélaire — qui ne lui était pas favorable car Simon était une « forte tête », et qui avait des agences dans tout le pays et semblait de mèche avec les décideurs —, et d'un certificat médical « bidon » et accablant, simple recopiage des précédents sans véritable examen !

Une expertise, ça ? Mon œil, se dit Simon avec colère ! Une parodie, oui, mais une sinistre parodie ! En dépit de sa méfiance développée depuis ses multiples déconvenues (ce n'était nullement son caractère), il attendait

beaucoup du nouvel « expert » choisi par lui pour une fois.

Simon allait user de sa longue expérience du commerce pour essayer d'aboutir à une révision de son dossier et « coincer cette diablesse de juge ». Il avait vraiment une dent contre elle et se sentait persécuté, nié, bafoué.

Simon déplorait particulièrement la qualité déplorable des « relations » (mais le mot convient-il ?) avec son curateur aussi présent que l'Arlésienne du génial Georges Bizet...

Non seulement, Simon ne le voyait qu'épisodiquement, mais de plus, il avait la sensation de « jouer au marchand de tapis » pour grappiller quelque modeste pécule pour ses menus besoins somme toute assez modestes... C'était son argent, bon « dieu » et il payait cette association qui était supposée gérer ses revenus... En tout cas ils prélevaient chaque mois sur ses rentrées d'argent ce qu'ils osaient appeler gestion, parfois sans même fournir régulièrement les relevés de compte que Simon était parfaitement capable de comprendre... Il n'était pas dément ! Combien de temps allait-il payer ses erreurs passées ?

*Mais il semble, non, j'en suis sûr — c'est l'auteur du présent récit qui l'écrit —, que, quelle que soit l'association tutélaire gérant les biens de la personne protégée, règne trop souvent le peu de formation et de compétences des tuteurs et curateurs ; leur présence est trop souvent épisodique, ils usent trop souvent encore d'un véritable abus de pouvoir prétextant en général l'habituelle et irrecevable « tarte à la crème » de la trop lourde charge pesant sur leurs épaules, le trop grand nombre de dossiers, le manque d'effectifs... autant de fausses barbes à faire ruer un cheval de bois !*

*Trop souvent, les familles qui ne sont pas toutes perfides et intéressées, sont jugées « très présentes », euphémisme camouflant fort mal « trop présentes » et empêchantes de tourner en rond. Trop d'a priori plombent les relations qui gagneraient à être paisibles et sereines dans l'intérêt primordial et même exclusif de la personne protégée et déclarée « incapable » par la loi.*

*Mais ne nous leurrions pas, le monde majeurs protégés est une manne pour ces associations car elle ne fait que croître sans embellir. On compte dans notre pays environ 800 000 personnes en 2014 relevant de la protection juridique. L'allongement de la*

*durée de vie de nos compatriotes est une donnée en constante augmentation, il faudra revoir le chiffre indiqué à la hausse. Ah, le marché du « vieux » rapporte, c'est un marché juteux ! Certains trouveront mes propos excessifs, ils ne sont malheureusement qu'un pâle reflet de la sombre réalité !*

*Parmi les curateurs et les tuteurs, il existe des personnes remarquables avec lesquelles j'ai longuement collaboré, et je tiens à leur rendre l'hommage qu'ils méritent pour leur disponibilité, leur dévouement et leur humanisme. Malheureusement, cette « espèce » semble en voie de disparition.*

*Mais revenons à l'histoire de Simon puisque comme l'écrivait Boris Vian dans une citation de lui précédant son livre « L'Ecume des jours :*

*« Cette histoire est entièrement vraie, puisqu'imaginée d'un bout à l'autre ».*

*Dans le cas de Simon, pour protéger l'identité de ce monsieur, j'ai tenté de mélanger fiction et réalité pour les lieux, les identités, le parcours des personnages, mais les propos en italiques sont mon opinion sincère et véritable que je signe des deux mains...*

Non seulement le juge — peu sensibilisé par son cas — avait émis un diktat sévère, 15 ans de prolongation qui ressemblait à un verdict de Cour d'Assises, mais en outre et compte tenu de l'âge de Simon, il risquait peu d'avoir à revoir ce dossier... Le procureur, quant à lui n'avait pas « levé le petit doigt ».

Lorsqu'il rencontra « l'expert », un psychiatre chevronné ayant plus d'un millier de dossiers à son actif, Simon lui raconta sa vie en détails, ce qui valait bien un long développement.

Né en Tunisie, Simon était l'avant-dernier d'une fratrie de sept enfants. Messod, le père, était artisan bourrelier dans la *hara* de Tunis, le quartier juif, le quartier réservé. Messod était un homme pieux, fréquentant régulièrement la synagogue, connu pour sa probité et craignant « dieu » et les rabbins. Il baragouinait la langue française qu'il ne savait ni lire ni écrire, mais avait une culture talmudique certaine, acquise à l'école talmudique et au contact de son père, un *hakham*, un sage très pieux et un peu guérisseur...

La mère de Simon, Rahël, était issue d'une longue lignée de rabbins et régnait sur son petit



monde d'autant qu'elle avait donné à son mari six garçons et une fille prénommée Shoulamit. La famille n'était pas riche, mais les grandes fêtes rituelles — *Rosh Hashana, Pourim, Pessah et Yom Kippour* — étaient sacrées et donnaient lieu, outre les prières, à des repas dignes des tables des plus riches coreligionnaires de Tunis.

A l'époque, en dépit de la présence d'une multitude de communautés — italienne, maltaise, espagnole, française, juive, musulmane... —, un semblant « d'unité », sauf lors d'émeutes et soulèvements de la populace, permettait une relative cohabitation, surtout pour des questions commerciales, mais chacun restait bien chez soi. La Tunisie avait donné quelques grands noms atteignant la célébrité en France, comme l'écrivain Albert Memmi, lui aussi fils de boucher et devenu professeur agrégé de sociologie à la Sorbonne... L'AIU (Alliance Israélite Universelle) avait permis à une tranche assez mince de la population culture, hygiène, soins et habitat salubre, soit une nette amélioration des conditions de vie depuis le Protectorat.

Avant la Seconde Guerre mondiale, Simon quitta les siens pour Marseille où l'attendaient un oncle maternel, son épouse et leurs enfants installés tous depuis 1930.

Simon avait reçu une éducation de base correcte, mais il ne s'était lancé dans aucune étude permettant d'acquérir un diplôme ; il désirait avant tout travailler, gagner de l'argent et devenir autonome.

Sa famille marseillaise l'hébergea un temps, tandis qu'il chercha et trouva assez rapidement un travail. Simon était malin rusé même et débrouillard. Il changea souvent d'activité pour gagner davantage. Bientôt, il fut en mesure de louer une chambre « de bonne » sous les toits, dans un quartier animé qu'il aimait.

Simon excellait particulièrement dans le commerce et surtout la vente. Ses performances lui valurent une promotion dans un grand magasin de la cité phocéenne, chef du rayon lingerie féminine. Il adorait conseiller les clientes qui papillonnaient autour de lui — il était alors joli garçon, beau parleur et collectionnait les conquêtes — dit-il à l'expert d'un air satisfait et réjoui... Un air de jeunesse l'illumina soudain !

Simon exagérait sans aucun doute et son côté hâbleur était nettement perceptible dans son discours... Mais il était à Marseille, ville où la galéjade faisait partie du folklore local !

Il était intelligent, vif, avisé et se renseignait de façon précise sur les questions qui le préoccupaient avant de donner un avis.

Ce qui se passait en Italie fasciste, en Espagne franquiste l'inquiétait. Ce sentiment devint lancinant lorsqu'il put glaner quelques informations sur le régime nazi en Allemagne...

Si une guerre devait éclater, étant de nationalité française, il savait qu'il serait mobilisé. Il commença alors à fréquenter — on ne sait comment — des groupuscules plus ou moins politisés et hostiles à tous les fascismes. Des bruits couraient sur les persécutions contre les opposants, les communistes, les francs-maçons, les Juifs, les homosexuels et les attardés mentaux...

Ses parents étaient restés à Tunis et il eut un temps le projet de revenir au pays, mais un certain orgueil le retint ; il ne pouvait pas revenir « la queue basse » et se planquer. Il fut finalement mobilisé à la déclaration de guerre et envoyé au front. Il fut blessé trois semaines après le début du conflit, évacué à l'arrière et soigné dans un hôpital militaire. C'est là qu'il prit sa décision dès qu'il put capter la déclaration d'un officier supérieur inconnu, le général Charles de Gaulle qui, depuis Londres, exhortait ses compatriotes à résister et à le rejoindre pour constituer une force d'opposition à Pétain, à l'armistice et à l'occupation allemande.

Simon avait quelques amis sûrs et des « relations ». Quand il put regagner Marseille, il chercha des moyens de rejoindre ce général dont le ton et la détermination l'avaient littéralement galvanisé.

Quelques semaines plus tard, il gagnait la capitale britannique avec quelques camarades résistants. C'est à Londres qu'il apprit les conditions particulières réservées aux Juifs de France et de l'Empire français, les lois raciales de Vichy et les conditions fixées par l'Allemagne nazie pour accepter un armistice...

*L'expert qui l'écoutait ne parvenait pas à placer un seul mot. Il aurait d'ailleurs été fort dommage d'interrompre ce vieil homme qui vivait intensément son récit et ne présentait aucun signe de démençe, loin de là !*

*Donc l'expert se tût et nota quelques détails qu'il n'était pas certain de mémoriser.*

*Alors que j'écris ces lignes, je suis assis à une terrasse de café, non loin de chez moi, en ce jour merveilleusement ensoleillé du 16 mars 2015, annonciateur, je l'espère du moins, du printemps, et je repense fortement à mon père, non par rapport au récit commencé, mais pour deux raisons. Il adorait s'installer à une terrasse de café, regardant le va et vient des passants, savourant le soleil généreux du Maroc et alternant ses rêveries et la lecture de ses quotidiens, Le Petit Marocain, L'Echo du Maroc et la Vigie Marocaine. Une immense bouffée d'émotion m'envahit — et c'est la seconde raison — d'autant dans une semaine très précisément, ma mère aussi nous a quittés, il y a douze années...*

Revenons à Simon. Il ne s'étendit pas, dans son récit, sur le temps passé en Angleterre, ni sur l'entraînement au maniement des armes. Mais il raconta par le menu son retour en France, avec fierté comme s'il revivait l'événement, et son engagement dans les FTP-MOI et la libération de Villeurbanne. La vie locale lui plût et quand il fut démobilisé, il s'y installa, trouva un emploi de vendeur dans un magasin de tissus et épousa bien vite la fille du patron. Sa famille n'avait pas trop souffert de la guerre à Tunis, en dehors des restrictions alimentaires et des humiliations infligées par les Français majoritairement pétainistes et racistes, comme ce fut le cas au Maroc...

Son patron était un Juif ashkénaze originaire de Russie qui avait échappé miraculeusement aux rafles et à la déportation en se cachant un peu partout, avant de passer clandestinement en Suisse où une partie de sa famille résidait depuis fort longtemps. Moshé Korda avait deux beaux magasins sauvegardés pendant la guerre par de véritables amis chrétiens qui étaient d'authentiques « Justes ». Une des boutiques se trouvait à Lyon, dans un quartier très commerçant, non loin des fourreurs et l'autre à Villeurbanne. Moshé confia ce dernier à son gendre, d'autant que Simon savait vendre n'importe quoi à n'importe qui, y compris aux Juifs originaires d'Allemagne rejoints ensuite massivement par des sépharades d'Afrique du Nord.

Un drame secoua le couple qui tint bon, Léah était stérile et aucun des deux ne voulut adopter un enfant. Léah était souvent triste, esseulée aussi car Simon avait une fâcheuse tendance à cavalier... Mais il n'était pas question de divorcer pour autant. Simon

inondait Léah de cadeaux pour essayer de se racheter. En fait, une sorte d'arrangement tacite permit au couple de durer jusqu'au bout. De plus, quand il le voulait, Simon se retranchait derrière des arguments religieux millénaires, alors qu'il n'était ni croyant ni pratiquant, respectant tout de même une fête juive sacrée entre toutes, le *Yom Kippour* (le Grand Pardon) par superstition et tradition... Un reste de superstition familiale indélébile l'empêchait de commettre ce qui aurait été pour lui un sacrilège...

Simon, habile commerçant fit prospérer l'affaire de son beau-père dont Léah et lui héritèrent en partie à la mort de Moshé et de sa femme, Léah devant partager la succession avec son frère plus jeune et insouciant.

Simon en homme avisé avait souscrit une assurance sociale et cotisait à une caisse de retraite... La vie lui avait appris à être prudent et, en cas d'accident, il voulait assurer à Léah une vie confortable.

Le couple voyagea beaucoup en Europe, aux Etats-Unis, en Asie, profita de la vie.

Alors qu'elle atteignait ses 70 ans, Léah commença à avoir des problèmes de santé, d'abord bénins en apparence, puis de plus en plus préoccupants. Elle fut victime un jour, à 72 ans d'une embolie pulmonaire foudroyante. Simon, âgé de huit ans de plus, sombra dans une dépression mélancolique qui imposa une hospitalisation, des perfusions, en clinique.

Malheureusement, lorsqu'il put quitter l'établissement de soins et qu'il put passer à la forme orale du traitement, les doses prescrites furent trop élevées et provoquèrent chez lui ce qu'on appelle en psychiatrie un « accès maniaque » avec dépenses inhabituelles et inutiles, insomnie, perte de poids, excitation, exaltation...

Il se mit à boire beaucoup d'alcool, parlait tout le temps dès qu'il croisait une connaissance... Cette situation inquiéta aussi bien son médecin traitant généraliste que sa famille. Son frère, sollicité par l'assistante sociale de la clinique qu'il voyait de temps à autre, ne se fit pas trop tirer la manche pour signer une requête en vue d'une mesure de protection juridique et d'un placement en maison de retraite.

La soudaine et périlleuse prodigalité de Simon, sa « mise en danger » toute relative — mais ce sont les termes juridiques — convainquirent aussitôt le premier « expert » psychiatre et le juge pour qu'une curatelle

renforcée (peu différente d'une tutelle) soit ordonnée pour cinq années.

Par la même occasion, le placement en maison de retraite fut vivement « conseillé » et quasiment imposé sous peine de voir transformée la mesure en tutelle... *Ah, le pouvoir discrétionnaire des juges et des procureurs !*

Simon en fut profondément attristé, humilié, mortifié, mais sur le moment, son abattement passa pour un acquiescement. Ah, le frère, « la » juge, le directeur de l'établissement et le psychiatre « expert » pouvaient être satisfaits et tranquilles puisque Simon était « protégé » de lui-même et d'éventuels prédateurs !

Simon prit le temps de la réflexion et fut assailli par une série de questions fort pertinentes.

Mais était-ce rationnel ? Ne pouvait-on pas passer par une mesure moins lourde, une curatelle simple assortie d'une période probatoire comme en justice pénale ? Y avait-il compéragé ? Simon n'osa pas immédiatement envisager l'hypothèse d'un « complot ».

Pourtant, après avoir retourné dans tous les sens la question, après s'être valablement renseigné, après avoir lu des articles dans des revues de droit qu'il s'était procurées et qui mettaient parfois sérieusement en cause les divers acteurs de ces mesures et leurs conséquences, il songea de plus en plus à l'idée possible d'un « compéragé », sans qu'il fût question de « complot », ce qui l'aurait fait passer pour un paranoïaque sénile, dément, ce qui n'était nullement le cas.

En son âme et conscience, le psychiatre « expert » écouta attentivement Simon, ne lui posa que quelques questions destinées à éclairer des détails et se sentit touché par cet homme âgé, au crépuscule de sa vie. Il prit sa décision et rédigea un certificat médical mesuré, précis, tenant compte de l'état du sujet, mais argumentant dans le sens d'un allègement de la mesure avec une période probatoire d'une année... Il serait alors facile, en cas de problème, de revenir à la situation antérieure... Il lui sembla totalement inhumain et irresponsable de **condamner** Simon (c'est le seul mot qui convienne) à l'équivalent d'une réclusion criminelle de 15 années.

Sans sourciller pourtant, un (une) juge l'avait fait et le procureur avait suivi, sans même connaître l'intéressé... Oui, la justice est

bien cette figure féminine aux yeux bandés, mais je ne suis pas du tout certain que le fléau qu'elle tient maintenant en équilibre les plateaux de la balance soit la réalité.

Par ailleurs, le psychiatre insista sur la nécessité impérative pour la ou les personnes en charge du dossier au sein de l'association tutélaire choisie par le seul juge de revoir leur aide et d'améliorer très notablement la qualité de celle-ci.

Las ! Le juge et le procureur ont maintenu leur verdict et Simon resta dans son établissement avec le même régime dit de « protection » !

*Quand on sait que près d'un million de nos compatriotes sont ou seront soumis à de telles mesures et de telles attitudes, on ne peut qu'espérer que le système judiciaire s'humanise. Utopie ? Peut-être, mais surtout VIGILANCE en tout cas !*

*Sic transit gloria mundi !*

Docteur H. Alain AMAR  
AIHP Psychiatre retraité  
(Lyon, mars 2015)

**« Mi cibo dunque sono »  
Convegno a Ventimiglia alta,  
18.04.2015**

**“Non mi cibo dunque sono” : a proposito dell'anoressia mentale.**

« Mi cibo dunque sono » : il titolo scelto da Monica Di Rocco suona benissimo, soprattutto per un francese chi farà presto a pensare a Descartes, col suo famoso “Cogito ergo sum”, “Penso dunque sono”. Grazie a Monica del suo invito al convegno ventimigliese.

E un'evidenza dire che il cibo sia una cosa fondamentale nella vita umana, dall'inizio alla sua fine. Nutrirsi fa parte delle preoccupazioni di basi, dalle grotte buie dei nostri più lontani antenati ai gratta-cieli vertiginosi, senza dimenticare nave e navette spaziali...Le diverse società si sono organizzate intorno a

questa necessità, distribuendo anche probabilmente i primi ruoli di genere (caccia, raccolta, cottura...), ma con infinità diversità.

Non perdo di vista che siamo oggi centrati sull'arte terapia, ma vorrei però parlarvi principalmente dell'*anoressia mentale*, perché questa potrebbe significare "Non mi cibo, dunque sono". Giacché siamo ben avanzati nella mattinata, utilizzerò un piano molto classico, antipasto, primo, secondo e frutta... quella purtroppo amara.

1. Antipasto: la prima descrizione completa è del medico parigino Ernest-Charles Lasègue nel 1873 ed è intitolata *Dell'anoressia isterica*. Alla stessa epoca l'inglese Gull ha anche scritto su l'anoressia, ma senza l'aspetto terapeutico, secondo alle psicoanaliste francesi Ginette Rimbault e Caroline Eliacheff, nel loro famoso libro *Les indomptables (Le indomabili)*, pubblicato nel 1989. L'anoressia nervosa è già stata identificata da Caterina di Siena nel trecento. Si tratta classicamente di un'affezione psichiatrica caratterizzata in francese da tre "a": anoressia, dimagrimento (fr. amaigrissement) e amenorrea. L'anoressia colpirebbe soprattutto le ragazze le più vive e le più intelligenti. L'inizio è all'adolescenza, ma anche all'età adulta giovane, come diciamo in francese. L'imperatrice Sissi è stata colpita del male all'età di venti anni, dopo la morte della sua prima figlia Sofia. I sintomi sono il rifiuto dell'alimentazione, in alternanza con crisi di bulimia e di vomito provocato, intrecciati con un'iperattività fisica e intellettuale. La malnutrizione può mettere in pericolo la vita della paziente. La ragazza anoressica rifiuta la femminilità, sia attraverso l'amenorrea sia attraverso il dimagrimento voluto, ricercato con

tutti mezzi, che fa sparire le sue forme da donna, rivelando "scandalosamente" le ossa sotto la pelle.

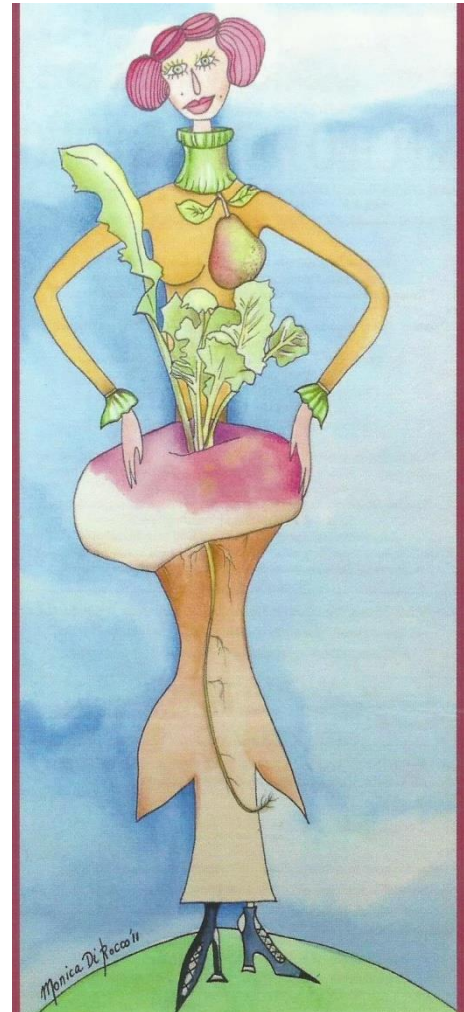


Illustration de Monica Di Rocco, organisatrice

2. Primo: al livello più psicodinamico, l'anoressia emerge di solito in un ambiente familiare conflittuale, Rimbault ed Eliacheff parlano, a proposito di Sissi, di un padre poco convenzionale (secondo ai criteri dell'epoca e della corte), preoccupato prima di tutto della propria vita e trascurando moglie e figli. In altri casi, una madre preoccupata di trasmettere solo il senso di dovere alla sua figlia può anche avere effetti simili. Per Sissi, sposata a quindici anni con Francesco-Giuseppe, la vita è stata difficile nel ruolo di rappresentazione

che era il suo. Era anche sottomessa al potere della sua suocera, che le aveva tolto molto presto l'educazione delle sue due prime figlie, nate nel 1855 e nel 1856. La corte di Vienna era condotta da principi e protocolli molto rigidi, di quali Sissi soffriva molto. Si sentiva in una gabbia d'oro, dicendo "Non voglio né amore né vino, il primo fa deperire, il secondo fa vomitare". All'età di venticinque anni, era in uno stato grave di malnutrizione, con dimagrimento e edemi. Lei continuava però a esaurirsi nella sua palestra privata. Cominciava anche a viaggiare per conto suo. Nel 1857 fu il suo primo viaggio in Ungheria con Francesco-Giuseppe e le loro due bimbe, purtroppo morirà la prima durante il viaggio, ciò che creerà un legame forte con l'Ungheria dove nascerà qualche anno dopo la sua ultima figlia Maria-Valeria. Raimbault e Eliacheff vi spiegano come l'Ungheria è diventata la "causa" di Sissi : il suo popolo fiero, pronto a combattere per i suoi valori, rappresenta un'avanguardia delle rivendicazioni nazionali nei confronti del conservatorismo rigido e freddoloso dell'Impero. La donna anoressica, rivendicando giustizia, libertà e verità, imponendo la sua apparenza corporale e rifiutando un certo tipo di femminilità, appare quindi anche come una pioniera.

3. Secondo: dopo la Rivoluzione del 1848 contro gli Asburgici è capitata una repressione feroce nei confronti degli Ungheresi. E solo nel 1867 che sarà firmato il "Compromesso" che istituisce la "Doppia Monarchia". Nel frattempo, Sissi si era costituito un circolo ungherese a Vienna, con la sua dama di compagnia e insegnante della lingua, Ida Ferenczy, con il giornalista ebreo Max Falk (antenato del famosissimo attore Peter Falk) e ben

certo con Andrassy, futuro Premier del nuovo governo ungherese. L'incoronazione avrà luogo l'8 giugno 1867, Sissi è all'apogeo della sua bellezza, benché in mezzo a nuovi lutti familiari.

Maria-Valeria nascerà poi a Budapest il 22 aprile 1868. Sissi confida alla sua dama di compagnia che lei adesso sa quale felicità può portare un bimbo. Dice che questa volta ha avuto il coraggio di amarla e di tenerla vicino a lei. La dama però stima che Sissa trema troppo per la salute della bimba e che questo le porta più di sofferenza che di felicità.

4. Frutta: nel libro di Katerin Unterreiner, *Sissi, Mito e verità* (2005), si impara che nel corso di un viaggio del 1888 in Grecia e in Asia Minore, Sissi si è fatto tatuare un'ancora sulla spalla. Francesco-Giuseppe ne sarebbe stato inorridito. Invece Maria-Valeria trova la cosa "tanto originale e non così terribile". Nel novembre dello stesso anno, la sua accompagnatrice Marie Festetics descrive uno stato depressivo vicino alla malinconia, con dei comportamenti che diremmo oggi a rischio (stare in barca per maltempo). Parlava spesso della morte. Come si sa, Sissi fu uccisa a Ginevra il 10 settembre 1898 da Luccheni, un anarchista nato a Parigi di madre italiana e di padre sconosciuto. L'arma dell'attentato era una lima triangolare, chiamata "tiers-point" in francese e utilizzata dai malviventi e dagli ubriaconi. "Sulla strada per l'imbarco [per tornare a Caux, vicino a Montreux], Luccheni urta l'imperatrice e le conficca nel petto un'affilata lama triangolare. Elisabetta cade a terra, ma si rialza subito, crede che non sia successo niente e ringrazia i passanti che erano accorsi in aiuto". Elisabetta può ancora salire a bordo, poi sviene, si tenta di rianimarla, poi lei si rialza

ancora una volta e chiede “Cosa mi è successo?”, prima di perdere i sensi. La lima aveva colpito il cuore, ma aveva provocato “solo” una “minuscola ferita da taglio” non così sanguinante. Sissi, avrebbe scritto il giorno prima di morire: “Vorrei che la mia anima volasse in cielo attraverso una piccola fessura del cuore”.

Con questa breve evocazione della vita di Sissi, volevo solo fare presente che l’anoressia mentale non sia staccabile di tutto un ambiente di vita, familiare, sociale e anche storico. Nel loro libro, Rimbault ed Eliacheff danno parecchi altri esempi di donne anoressiche eccezionali, come la filosofessa Simone Weil o Catarina di Siena. Ciò non vale a dire che tutte le donne anoressiche sono straordinarie e le altre no, per carità ! ma si potrebbe fare delle parallele con le teorie sugli uomini di genio. Non sono a promuovere qui nessun tipo di elitismo, ma solo di rilevare come il disturbo alimentare non può essere isolato, ma prende il suo senso nel corso di una vita intera. Figura mitica, la donna anoressica oggi è presente nella pubblicità e su i siti “pro ana”, fino all’estremo, ma ci sono sempre delle anoressiche che soffrono nel silenzio e l’incomprensione dei loro familiari. La risposta recentemente proposta in Francia alla cosiddetta “sfida anoressica”, alla loro rivendicazione di libertà, è una legge che prevede sanzioni per l’incitazione alla “magrezza eccessiva”, specialmente nell’ambito della moda. In paragone a quello che abbiamo condiviso, trovo quella risposta molto meschina e indigente.

Jean-Yves Feberey (Nizza, Breil/Roya)



## **Air France prend des mesures en faveur du mouvement pro-ana**

De notre envoyé spécial Djihemdee - **le 20 janvier 2010**

Air France a décidé de soutenir le mouvement pro-ana. La compagnie aérienne Air France, après avoir été assez sévèrement critiquée pour sa décision d'augmenter ses tarifs de 100 % pour les personnes obèses, vient de se rattraper en proposant une réduction de 50 % pour toute personne maigre ayant un IMC inférieur à 16 (soit moins de quarante-neuf kilos pour un mètre soixante-quinze environ), soutenant en cela le mouvement pro-ana. Mouvement qui prône la dénutrition comme art de vivre, comme chacun le sait.

[http://desencyclopedie.wikia.com/wiki/D%C3%A9sinformation:Air\\_France\\_prend\\_des\\_mesures\\_en\\_faveur\\_du\\_mouvement\\_pro-ana](http://desencyclopedie.wikia.com/wiki/D%C3%A9sinformation:Air_France_prend_des_mesures_en_faveur_du_mouvement_pro-ana)

*Les lectrices et lecteurs du Volantino souhaitant en savoir et même en voir davantage sur ce mouvement sont invité(e)s à taper pro ana dans leur moteur de recherche.*

### **Bibliographie**

#### **[Communiqué]**

**« Lettre aux escrocs de l'islamophobie, qui font le jeu des racistes »**

**Livre de CHARB, de « Charlie Hebdo »,**

**Résumé :** « Non, vraiment, le terme islamophobie est mal choisi s'il doit désigner la haine que certains tarés ont des musulmans. Il n'est pas seulement mal choisi, il est dangereux. Le terme islamophobie laisse entendre qu'il est plus grave de détester l'islam, c'est à dire un courant de pensée parfaitement critiquable, que les musulmans. **Discriminer quelqu'un en raison de son appartenance religieuse est un délit, critiquer une religion, non.**

CHARB, le défunt directeur de la publication de Charlie Hebdo, journal depuis toujours engagé dans la lutte antiraciste, s'inquiète de voir la lutte antiraciste remplacée par la lutte pour la défense et la promotion d'une religion. Lutter contre le racisme, c'est lutter **contre tous les racismes**, alors lutter contre l'islamophobie, c'est lutter contre quoi ? « contre la critique d'une religion, ou contre la détestation des gens qui pratiquent cette religion parce qu'ils sont d'origine étrangère ? ».

Ainsi cet opuscule salutaire tente-t'il de démontrer que **le mot islamophobie contente à la fois les racistes, les islamistes radicaux et les journalistes fainéants.**

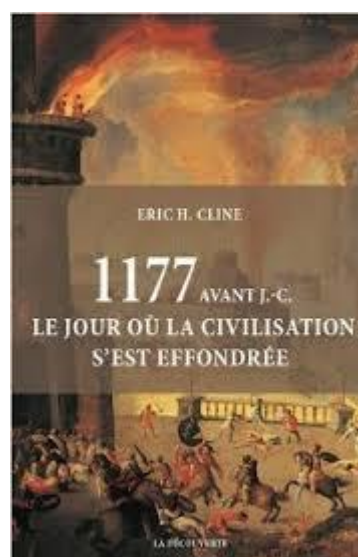
Paru le 16 avril 2015, éd. « Les échappés », 96 pages, 13,90 Euros.



*Comment produire une crise mondiale avec douze petits dessins*, Jeanne Favret-Saada, Fayard, 2015, 219 pages, 17 euro (réédition du livre paru en 2007 chez Les Prairies ordinaires)



*Hannah Szenes*, Martine Gozlan, L'Archipel, 2014, 223 pages, 18.95 euro



*1177 avant J.-C. Le jour où la civilisation s'est effondrée*, Eric H. Cline, 2015, traduit de l'anglais (USA) par Philippe Pignarre, La Découverte, 261 pages, 22 euro

**Un auteur à lire d'urgence**, Jean-Claude Michéa (1950), philosophe et essayiste  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Claude\\_Mich%C3%A9a](http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Claude_Mich%C3%A9a)

**Une revue à soutenir,**

***Raison Présente***

L'abonnement est fixé au prix de 50 euros. Le chèque doit être libellé à l'ordre des Nouvelles Editions Rationalistes. 14 rue de l'Ecole Polytechnique, 75005 Paris.

<http://www.union-rationaliste.org/index.php/librairie/raison-presente>

***Amnesty International***

***Ne laissons plus mourir les migrants à nos frontières***

<http://www.amnesty.fr/Nos-campagnes/SOS-Europe/Actions/Ne-laissons-plus-mourir-les-migrants-nos-frontieres-12113>

***Colloques***

***Malcesine (VR, Italia)***

***Giovedì 7 e Venerdì 8 maggio 2015***

***Palazzo dei Capitani***

**Cure e Terapia nella storia della psichiatria**

COMUNE DI MALCESINE

Piazza statuto, 1 · Tel. 045 6589004

[info@malcesinepiu.it](mailto:info@malcesinepiu.it)

***Budapest (Hongrie),***

***du 12 au 15 mai 2015***

**12<sup>ème</sup> Colloque International de Psychiatrie, de Psychanalyse et de Psychologie clinique & Expositions d'arts plastiques associées**

**« Un Divan sur le Danube »**

***LAST CALL BEFORE BOARDING!***

Free access

***Paris (France)***

***Mercredi 3 Juin 2015***

***Voix des murs, Voix d'a-mur***

Université Paris Diderot – Paris 7

Esplanade Vidal Naquet ou rue Françoise Dolto Bât. Halle aux farines. Amphi A2

**Entrée libre** Colloque Voix/Psychanalyse

<http://journeemondialevoixcgillie.com>

***Paris (France)***

***2 et 3 juillet 2015 à l'Espace Reuilly***

***(21 rue Hénard—75012 PARIS—Métro Montgallet et Dugommier—Bus 29)***

**PSYCHOTHERAPIES/EDUCATION**

***et la question du changement***

AFTVS 3 bis rue de l'Aigle - 92250 La Garenne Colombes

[www.psylegale.com](http://www.psylegale.com) - [contact@psylegale.com](mailto:contact@psylegale.com)

***Beaux-Arts/Arts plastiques***

De notre amie Carla van der Werf (Carnoules, France) :

<http://www.leseynois.fr/galerie-tete-dobsidienne-work-in-progress/>

**«II Volantino Europeo»**

Bulletin internautique trimestriel de l'Association Piotr-Tchaadaev,

9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.

Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty

N° FMC Piotr-Tchaadaev 11 78 0511778

**Prochaine livraison vers le 14 juillet 2015**

**Merci d'adresser vos propositions d'articles un peu avant cette date !**

Toute correspondance ou article est à adresser à Jean-Yves Feberey

Secrétaire de Rédaction provisoire (depuis 2003)

[jean-yves.feberey@wanadoo.fr](mailto:jean-yves.feberey@wanadoo.fr)

ou

[piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)